

La revue catholique des idées et des faits

La révolution belge et l'Italie
 Une âme d'enfant
 Religion et Culture
 Valéry et Mauriac
 La vie anglaise
 Réflexions sur la Centennale
 Le secret de Léon Bloy

Giuseppe Gallavresi
 J. Calvet
 Jacques Maritain
 Jean Maxence
 Hilaire Belloc
 Marcel Schmitz
 Paul Jury

Les idées et les faits : Chronique des idées : Quatrième Congrès international d'Éducation familiale, Mgr J. Schyrgens. — France.

♦ Quelle joie profonde pour les Belges catholiques d'apprendre, au cours même des fêtes patriotiques du Centenaire, que celle qui est appelée à devenir un jour, avec la grâce de Dieu, leur reine bien-aimée, avait embrassé la religion de l'immense majorité du peuple belge, cette religion catholique, apostolique et romaine qui fit la Belgique comme elle fit l'Europe. Il n'a donc pas fallu trois ans à la gracieuse princesse pour s'assimiler à ce point l'âme de sa nouvelle Patrie jusqu'à vouloir en partager, avec son peuple, toutes les qualités et toutes les richesses. Le Ciel a daigné exaucer les ferventes prières que depuis le 10 novembre 1927 les catholiques n'ont cessé de lui adresser. Et celle qui n'eut qu'à paraître chez nous pour tout conquérir vient de répondre vaillamment à l'appel de la grâce.

Les nombreuses festivités de cette année jubilaire ont permis aux Belges, aux Flamands comme aux Wallons, de montrer leur profond attachement à la dynastie qui, depuis cent ans, préside aux destinées de la commune Patrie. Nos Souverains et nos Princes sont ardemment aimés. Les enthousiastes manifestations de loyalisme de ces dernières semaines, les explosions de popularité et d'affection qui accueillent la Famille royale partout où elle se montre, témoignent d'une union nationale par-dessus toutes les divisions intestines qui répond victorieusement à ceux que la gravité et l'âpreté de la querelle raciale et linguistique portaient à mettre en doute la solidité de l'œuvre édifiée en 1830. Il y a deux ans, la Terre Wallonne ouvrait une enquête sur la question : 1930 verra-t-il la faillite de 1830?... Les faits répondent péremptoirement. Grâce à notre Dynastie, à l'union des Belges autour de leur Roi, non seulement 1930 consacre brillamment 1830, mais voilà que monte à l'horizon la lumineuse clarté qui autorise les plus belles espérances. L'année du Centenaire marquera le tournant décisif qui assurera à la Belgique indépendante l'union durable et féconde entre les deux races qui la constituent. De cette pacification intérieure, la Couronne aura été et restera le principal artisan.

Et la conversion de la princesse Astrid rapproche encore la Famille royale de ses fidèles sujets. Aussi, en remerciant Dieu pour cette grande faveur, les catholiques demanderont-ils instamment à Celui dont dépendent les nations comme les individus, que l'heureux événement attendu pour bientôt accordé à leurs chers Princes et à la Patrie l'héritier si ardemment souhaité...

Quant à la haute et courageuse démarche de la duchesse de Brabant, à laquelle, nous voulons le croire, l'intercession de notre grand cardinal Mercier, qui assiste du haut du Ciel à nos fêtes jubilaires, n'est pas restée étrangère, un ami suédois rencontré hier nous en soulignait l'importance. C'est la première fois qu'une princesse suédoise revient au catholicisme, depuis la conversion de la reine Christine au XVII^e siècle. La Suède, violemment luthérienne, n'a presque rien conservé de son ancienne foi romaine. Sur 6,500,000 habitants, à peine trois ou quatre mille sont catholiques, et encore ce chiffre ne comprend-il qu'une trentaine de familles vraiment suédoises. Les préjugés les plus enracinés, les erreurs historiques les plus grossières, et la plus grande ignorance y règnent à l'endroit du catholicisme. Les ordres religieux y sont toujours pros crits et l'atmosphère publique y reste nettement opposée à notre religion.

La princesse Astrid était, et est restée, très populaire en Suède où sa mère est très aimée. Puisse le retour de la future reine des Belges à l'antique foi de ses ancêtres, montrer à ses compatriotes d'hier qu'il suffit de vivre dans une atmosphère catholique, au milieu de populations catholiques, pour que tombent les préventions les plus tenaces et qu'apparaisse, à toute âme de bonne volonté, la vraie figure de la véritable Épouse du Christ. Puisse les saints Rois patrons des pays scandinaves, saint Canut, saint Eric et saint Olaf, obtenir que la généreuse réponse de la princesse Astrid à l'appel de Notre-Seigneur mérite à nos frères séparés de ces régions un retour à cette unité chrétienne que brisa chez eux la Diète de Vesteras en 1527, et que désirent si vivement tous ceux que préoccupe l'avenir de la civilisation occidentale!

Catholiques qui savez que la religion est le facteur essentiel dans la vie des peuples comme dans celle des individus, et pour qui la tradition religieuse du peuple belge reste sa principale richesse, n'oubliez pas, dans votre allégresse, de remercier Dieu qui éclaira l'esprit et fortifia la volonté de celle qui, par sa conversion à la Vérité totale, est devenue plus pleinement et plus définitivement une princesse de cette Belgique restée si catholique avant tout. Implorez aussi les bénédictions célestes sur Elle, sur son cher foyer et sur toute la Famille royale, incarnation de la Patrie.

♦ Le 4 août a ramené l'anniversaire du crime : la Belgique envahie par une Allemagne traître à ses serments. Et la question se pose : la défaite de l'envahisseur nous a-t-elle mis à l'abri d'une agression nouvelle? La victoire de 1918 était complète, qu'en a-t-on fait? Même les esprits les plus pacifiques parlent de « la guerre qui revient ». Dans un livre qui fait frémir — La Farce du désarmement — le général Denvergès établit lumineusement que la propagande actuelle en faveur du désarmement nous conduit directement à une catastrophe bien plus terrible encore que celle de 14-18. « Qu'on supprime, en Europe, toutes les armées permanentes et les aviations militaires, et l'Allemagne aura, demain, une capacité offensive plus redoutable que celle qu'elle connut en 1914. » Pour empêcher la guerre, il faudrait le désarmement moral, une volonté de paix à peu près unanime. Or, s'il y a des pacifiques en Allemagne, les revanchards sont « une masse compacte, agissante, disciplinée, furieusement aigrie par la défaite, niant, d'ailleurs, cette défaite sur le terrain militaire, prête à tout pour s'en relever. Et cette masse comprend une grande partie de la jeunesse, certainement la majorité de la jeunesse des classes bourgeoises, celle qui forme les cadres de l'armée d'aujourd'hui et de demain, qui emplit le Stahlhelm et les formations « socialistes-nationales » de Hitler. La guerre prochaine sera technique, « on massacrera les masses à l'aide de gaz que des avions laisseront tomber en quantité énorme et l'on conclura la paix qu'on voudra sur le cimetière des nations ennemies ». Pour cette guerre, « les peuples les mieux outillés pour la paix se trouveront automatiquement les mieux outillés pour la guerre. Le « désarmement » n'est qu'une farce, un truquage, dont les peuples nombreux — industriels et disciplinés — seront les bénéficiaires ».

Si donc, parallèlement à une campagne mondiale en faveur du désarmement qui donnerait le change, l'esprit belliqueux continue à se développer en Allemagne, les pacifistes de toutes nuances n'auront fait que hâter l'heure du nouveau cataclysme.

Or, en 1918, l'Allemagne était perdue. Qu'en 1930 on doive se poser la question : comment l'empêcher de recommencer, voilà qui accable et condamne tous ceux qui ont « fait » la paix. Quel aveuglement! Ah! on voulait organiser un monde nouveau, une société des nations qui ne connaîtrait plus les horreurs de la guerre! On naeaa en plein idéalisme, se trompant du tout au tout sur la nature humaine, voulant ignorer les leçons de l'histoire et, surtout, ne se préoccupant en rien de Dieu et de son Christ! Douze ans ne se sont pas écoulés et déjà les fautes commises apparaissent irréparables. On s'imaginait travailler à la paix, et on nous conduisait à une tuerie nouvelle « qui relèguera dans l'ombre toutes les horreurs qu'on a vues jusqu'ici ». Qu'eût-il fallu faire? Cela, c'est une autre question! Mais qu'on s'est lourdement trompé, le fait que tout le monde parle de « la prochaine guerre » le démontre surabondamment.

♦ Le nationalisme et la démocratie politique, deux pestes bien contemporaines. Et quand ces maux s'ajoutent, quel gâchis! Voyez en Egypte ce que produisent un nationalisme qui a perdu tout sens des réalités conjugué avec le suffrage universel déchaîné dans un pays qui compte 90 p. c. d'illettrés.

Un récent ouvrage de M. Georges Deherme, Démocratie et Sociocratie, relève que, depuis la Révolution française, on édicta en France 250,000 lois. Voilà où conduisent les Immortels Principes, la souveraineté populaire, l'électoratité, la parlementarité, l'Etat mêle-tout.

La révolution belge et l'Italie⁽¹⁾

Je ne suis pas le premier à envisager la Révolution belge au point de vue italien; dès le lendemain de ce grand événement que nous sommes appelé à expliquer et à apprécier, un de mes compatriotes les plus marquants avait choisi comme thème, non seulement d'une conférence, mais presque d'un cours à l'Académie de Genève, ce qui s'est passé chez vous en 1830. Mon prédécesseur, si je peux me permettre cette façon de parler, c'était rien moins que le futur ministre du pape Pie IX, celui qui a ensanglanté les marches du palais de la Chancellerie pontificale en sacrifiant sa vie pour la plus noble des causes : Pellegrino Rossi. Quelle carrière étonnante que la sienne! Originaire de Carrara, magistrat à Bologne, il dut fuir à l'étranger pour échapper aux conséquences de sa participation à la tentative manquée du roi Joachim Murat. A la fin de l'époque napoléonienne, Murat avait essayé de relever l'étendard de l'indépendance de l'Italie, sans succès d'ailleurs. Les peuples, après vingt ans de guerres continuelles, étaient fatigués; rassasiés de gloire militaire, ils avaient perdu le sens de la liberté, et dans la grande majorité ne s'attendaient même plus à la recevoir. Pellegrino Rossi au contraire, n'ayant pas le choix, avait vu dans l'équipée du roi de Naples, une occasion à ne pas manquer et, à la tête d'un petit groupe d'universitaires, d'hommes de loi et d'anciens militaires, il apporta son concours à un mouvement qui fut vite enrayé et eut même peu de retentissement en dehors de l'Italie. Obligé de prendre le chemin de l'exil, après l'échec de cette tentative, Rossi se fixa à Genève.

Déjà à la veille de 1830 il était devenu l'un des hommes les plus écoutés de la ville et quelques années plus tard un projet de pacte fédéral était présenté par lui à la Diète helvétique, sans pouvoir surmonter l'épreuve du vote définitif. L'injustice de ces derniers procédés décourage l'exilé, froisse sa sensibilité et le décide à chercher une autre patrie d'adoption, à se transférer à Paris. Vers la fin de la monarchie de Juillet, il est professeur au Collège de France, membre de la Chambre des Paris, ambassadeur du roi Louis-Philippe auprès du Saint-Siège. Lorsque enfin en 1848, le sentiment national italien, qu'il n'avait jamais cessé de cultiver en lui-même, le poussa encore une fois à abandonner une brillante carrière pour réacquiescer le droit de cité à Rome, il fit un dernier effort pour concilier les bases de la Monarchie constitutionnelle avec les limites que le Saint-Père croyait ne pas pouvoir dépasser, même pour régler ses différends avec l'Autriche en tant que Souverain Temporel. Pellegrino Rossi fut donc une personnalité hors pair que l'on a un peu oubliée et qui méritait de ne pas l'être. La ville de Genève a acquis par la Société des Nations une renommée plus grande que de son temps; mais, déjà lors du séjour de Rossi sur les bords du lac Léman, c'était une espèce de carrefour de l'Europe intellectuelle, c'était le chemin que prenaient les esprits éveillés, les âmes qui espéraient vaguement quelque chose de nouveau, de plus beau et de plus réconfortant. Dans la salle de l'Académie de Genève, Pellegrino Rossi se plaisait à suivre le mouvement des esprits en Europe par l'enchaînement des révolutions successives, et observait l'insurrection de Bruxelles en recueillant les échos qui lui arrivaient de toutes parts. Les échanges intellectuels, qui n'ont jamais cessé entre les Belges et les Suisses, étaient très fréquents à cette époque. Pellegrino Rossi, en tirant parti de ces relations pour souligner la grande importance de la Révolution belge, nourrissait évidemment un grand espoir au fond de son cœur. Le coup de clairon, qui avait résonné sur la place Royale de Bruxelles, ne pourrait donc pas réveiller des échos de l'autre côté des Alpes! Si Rossi avait espéré que l'Italie retrouvât dès lors son indépendance, il dut essayer une grande déception.

Il y aurait lieu d'analyser les raisons profondes de cette déception qui abreuva d'amertume tant d'excellents patriotes. J'ai eu une autre fois l'honneur d'évoquer, dans cette même ville de Bruxelles, le souvenir de plusieurs de ces exilés italiens réfugiés en Belgique. Ces patriotes de la première heure avaient reçu chez vous une hospitalité dont ils n'ont jamais pu oublier le charme. Hommes d'avant-garde, ces patriotes avaient constaté une sorte de parallélisme entre les destinées de nos deux patries. Ils avaient arboré un étendard qui avait la valeur d'une formule juridique, susceptible toutefois d'arrêter le bras des grandes puissances. Il faut que je vous en parle, malgré ma crainte de vous effaroucher; car cette formule constitua la clef de voûte de l'échafaudage politique et diplomatique qui sauva alors la Belgique, mais n'eut pas la force de sauver, à ce moment-là, la cause de l'indépendance italienne. Je veux parler du principe de la *non-intervention*.

Les mots changent, les situations se transforment, et désormais nous sommes bien loin du temps des polémiques ardentes autour du principe de la non-intervention; mais, si nous consentons à creuser cette idée, à analyser la force de ce principe, nous comprendrons que ce problème se pose toujours car il répond à des aspects nécessaires, à des points de vue intéressants pour quiconque veut étudier le développement des forces politiques. Ce principe avait en 1830 le cachet de la nouveauté. Revenons un pas en arrière à l'époque de la grande révolution française et des conquêtes napoléoniennes, lorsque la Belgique, de même que l'Italie, la Hollande, l'Allemagne, à peu près toute l'Europe continentale obéissaient à l'empereur Napoléon, dont les populations matées mais frémissantes subissaient le joug. Si l'on recueille les témoignages se référant aux années de 1810 à 1814, l'on est frappé de la profondeur de la crise qui travaillait les esprits vers la fin de la domination française. Chez vous comme chez nous, Messieurs, en ce moment-là, l'on n'avait qu'une idée : l'intervention. On l'appela à cors et à cris; les partisans des Guelfes et des Hohenzollern en Allemagne, les Orangistes dans les Pays-Bas, les Italiens en Italie, les Tyroliens groupés autour d'André Hofer, les insurgés espagnols renouvelaient ces appels de temps à autre. La Cour d'Autriche, obligée de plier le genou devant l'empereur Napoléon, n'attendait du secours que du dehors, de Russie et surtout d'Angleterre et c'est à ces mêmes puissances que l'Europe terrorisée et suppliante demandait de la délivrer de la domination napoléonienne.

La Restauration arriva, saluée avec confiance en tant qu'elle devait ramener un ancien régime dont on ne voyait plus que les beaux côtés et surtout parce qu'elle s'identifiait avec le règne de la paix, après vingt ans de guerres continuelles, après le blocus continental et les bains de sang de la campagne de Russie et de celle d'Allemagne et de France. Mais une fois la Restauration, accomplie, le parallélisme des événements dans nos deux pays se maintient évident, la déception arrive en même temps, c'est-à-dire très vite. Je n'ai pas besoin de vous retracer le tableau de la Restauration en Belgique, vous le connaissez mieux que moi : je veux vous dire quelque chose de ce qu'a été la Restauration en Italie. Ce fut le retour de l'ancien régime sans la douceur des mœurs d'antan, sans les institutions séculaires, ni les traditions qui s'étaient adaptées aux conditions géographiques et psychologiques. Les maîtres d'autrefois étaient revenus en empruntant à leurs remplaçants toute la rigidité que la révolution française et l'empire napoléonien avaient donnée aux dépositaires de l'autorité. En Sicile, à Naples, à Rome, à Milan, à Turin, on se prit à regretter l'intervention, l'on se demandait : « Que sont venus faire les Anglais et les Allemands en franchissant les Alpes? » On les avait appelés, mais on ne s'en souvenait plus. La paix réalisée était, hélas, trop près de la paix du sépulcre. Dès lors, il eût été

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal-Mercier.

préférable d'appliquer le principe de la non-intervention. Il fut proclamé autour de 1820 en Amérique et il eut un nom qu'il porte d'ailleurs encore : celui de Monroe.

Lorsque les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud se furent insurgées, au début contre le roi Joseph, frère de Napoléon, ensuite contre la mère-patrie, il y eut un président de la jeune république des États-Unis de l'Amérique du Nord pour proclamer que son pays n'aurait pas admis l'intervention de la Sainte-Alliance dans les affaires du Nouveau Continent. Juste à ce moment, le Congrès de Vérone avait accepté l'offre du tsar Alexandre I^{er} d'envoyer des troupes dans l'Amérique du Sud pour dompter la résistance des anciens colons contre le roi Ferdinand. Celui-ci, non seulement dans son intérêt et pour son propre compte, mais aussi par une sorte de mandat international de la Sainte-Alliance, avait réuni les troupes à Cadix pour être embarquées à destination de l'Amérique lorsque la Révolution de 1820 ne lui permit plus de réaliser son plan. C'est pourquoi l'aide de la Russie lui était devenu nécessaire, même après qu'il eut maîtrisé, grâce à l'expédition française de 1823, le mouvement constitutionnel issu des Cortès de 1812.

Dans la vieille Angleterre, que nous avons désormais quelque peine à comprendre (à présent, ce pays a beaucoup changé), l'Angleterre des bourgeois, du pouvoir illimité de la *gentry*, de l'hégémonie de la Chambre des lords, mais en somme l'Angleterre faisant de la grande histoire, il se trouva un homme qui, tout en appartenant à la caste dominante, fit écho à la protestation de Monroe. George Canning voulut appliquer à l'Europe le principe de la non-intervention; mais il resta isolé dans un monde politique encore soumis aux prescriptions édictées par les traités de Vienne.

Lorsque dans les années 1820-1821 les patriotes italiens avaient pris les armes à Palerme et à Naples, lorsqu'ils avaient acculé, sans s'en bien rendre compte, le bon roi Victor-Emmanuel I^{er} à une abdication imprévue, le principe de l'intervention constituait une règle universellement reconnue. S'en prévalant, les monarches de la Sainte-Alliance, réunis dans les Congrès de Troppau, Laybach et Vérone, envoyèrent des troupes des anciens coalisés de 1815 dompter la Révolution partout où elle se montrait.

* * *

Tout autre fut la destinée de la Révolution de Juillet 1830, appelée parfois la Révolution française au petit pied. Elle eut un grand retentissement dans le monde entier; mais dès le premier moment, de grands efforts furent déployés pour en limiter les suites. Il semblait que plusieurs des hommes qui avaient déclenché le mouvement étaient effrayés de leur propre ouvrage, craignant que le peuple qui avait retrouvé le chemin de la rue ne voulût plus retourner chez lui. Il s'opéra alors un grand travail dans les coulisses, par les conversations de M^{me} de Boigne avec M. Pozzo di Borgo et jusqu'à un certain point sous les auspices de M. de Chateaubrand, dans le but de minimaliser la portée de la Révolution, toujours par crainte de l'intervention étrangère. Le tsar Nicolas I^{er} avait succédé à son père, le fondateur de la Sainte-Alliance, et était tout décidé à venir châtier le peuple de Paris qui avait abattu le trône restauré en 1814. Les événements seuls empêchèrent la réalisation de son dessein, tout particulièrement l'insurrection de Pologne. A cette époque, les nouvelles se propageaient avec lenteur et mettaient surtout beaucoup de temps pour arriver jusqu'en Russie. Le tsar avait à peine pu se rendre un compte exact du coup formidable qui avait été porté au système de la Sainte-Alliance par les trois « glorieuses » journées, et voici que les troubles de Bruxelles, éclatés à la suite d'une représentation de la *Muette de Portici*, prenaient l'allure menaçante d'une répétition du mouvement français. Ils remettaient en question la construction la plus délicate et la plus savante du congrès de Vienne, le règlement des bouches de l'Escaut et, ainsi que l'a expliqué ici même le baron Beyens, ce bastion érigé contre la France s'écroulait. Quelle ardeur téméraire! Les citoyens belges, le grand seigneur frayant avec la populace, tenaient tête tous ensemble au prince d'Orange. Celui-ci avait beau atténuer la rigidité du roi Guillaume; malgré toutes les facilités que l'on voulait bien donner à cette brebis égarée pour la faire rentrer dans l'obéissance, malgré les intérêts majeurs de l'Europe et du monde entier qui exigeaient la soumission des Belges, ces obstinés ne voulaient pas plier devant la pression des grandes puissances. Ils avaient déclaré par la bouche de Sylvain Van de Weyer au duc de Wellington : « Qu'ils se feraient plutôt massacrer comme ils s'étaient

déjà fait massacrer que de recevoir de nouvelles troupes néerlandaises chez eux. » L'intervention était donc décidée, et c'est encore la Pologne qui l'empêcha. Il est juste de rappeler que le sacrifice de la Pologne a été pour beaucoup dans le salut de la Belgique.

Sans avancer une prétention téméraire, je voudrais encore ajouter qu'en feuilletant de vieux papiers et de vieux livres, je crois pouvoir discerner d'autres victimes de la situation politique dérivée des révolutions de France et de Belgique : mes compatriotes. C'est l'Italie qui a souffert, peut-être sans s'en douter, pour la cause qui était la vôtre. Les souffrances de l'Italie, ses efforts vains et ses déceptions de 1831 ont pesé d'un lourd poids dans la balance. Lorsque Pellegrino Rossi au début de l'hiver expliquait à ses auditeurs la portée de la Révolution belge, il ne doutait pas qu'une fois accepté, le principe de la non-intervention aurait eu sa valeur même de l'autre côté des Alpes. Le raisonnement formulé par le professeur de droit constitutionnel, du haut de sa chaire genevoise, était partagé instinctivement par les esprits les plus avertis de l'Italie. Il n'y avait qu'une voix : le principe de la non-intervention a triomphé à Paris, il est sur le point de triompher à Bruxelles, certainement nous pourrions nous insurger à notre tour, nous ferons notre révolution, personne ne viendra chez nous, cette fois, rétablir l'ancien régime.

Ce calcul vite adopté dut être abandonné plus tard. Le duc François de Modène, un moment candidat à ce trône que les Italiens avaient rêvé de fonder sur les ruines de la domination napoléonienne, croyait que son heure était enfin venue. Il paraît qu'il s'accorda avec l'un des plus marquants parmi les réformateurs de son petit duché, Ciro Menotti, et ébaucha tout un plan pour se mettre à la tête de la révolution italienne. Vous comprenez, ce ne fut pas une petite affaire pour l'Autriche que de voir un prince de sa propre maison impériale qui frayaient avec les révolutionnaires, qui avait des accointances dans le camp des ennemis, qui avait déjà un programme, opposé aux plans du prince de Metternich. Cette affaire de Ciro Menotti n'a pas encore été tirée au clair; ce qui est certain, c'est la renonciation de la part du cabinet français à une politique active en Italie. Le duc de Modène obligé de quitter sa capitale rentra dans le camp des partisans de l'Autriche et, se réfugiant à Mantoue, emmena comme otage Ciro Menotti voué au supplice.

Jusqu'à l'élection du pape Grégoire XVI, il y eut dans l'Italie centrale une période franchement révolutionnaire, où les cardinaux réunis en conclave dans le palais du Quirinal furent sommés d'accélérer leurs travaux, s'ils ne voulaient pas laisser aller à la dérive le domaine pontifical.

Tous ces événements semblaient justifier les efforts des patriotes italiens, mais expliquaient aussi l'état d'esprit de leurs adversaires. L'Autriche était alors dirigée par un homme habile qui ne voulait jamais risquer gros jeu, il voulait être sûr de son fait.

Le prince de Metternich avait réalisé de grandes choses, depuis le mariage de l'archiduchesse Marie-Louise avec Napoléon I^{er} jusqu'au Congrès de Prague et à la rentrée de l'Autriche dans le giron conservateur. Par les traités de Vienne, l'Autriche était redevenue non seulement ce qu'elle était auparavant, mais beaucoup plus puissante; elle avait désormais les mains libres en Italie. Lorsqu'on a réalisé de tels miracles, même si l'on est le prince de Metternich, l'on craint que le miracle ne se renouvelle pas et l'on est inquiet. En effet, le chancelier d'Autriche avait tout lieu d'être anxieux au lendemain des journées de Juillet.

Personne en Europe, sauf peut-être le Tsar, n'était satisfait du prince de Polignac et du roi Charles X, de ces trouble-fête qui avaient mis trop de bois au feu et qui avaient compromis la paix européenne. On s'était donc résigné à la quasi-royauté de Louis-Philippe d'Orléans, mais encore on n'aurait pas voulu avoir le mauvais exemple de la Révolution belge triomphante.

C'est à ce moment que se placent les conversations du comte Molé avec le ministre de Prusse à Paris. L'épreuve de l'invasion prussienne a été alors épargnée à la Belgique. Pourquoi le roi de Prusse a-t-il reculé? Il a été dit fort justement que ce monarque était vieux, qu'il ne voulait pas risquer de perdre ce qu'il avait gagné, qu'il n'était plus du tout disposé à redevenir belliqueux comme au temps de sa jeunesse. C'est possible, mais, si l'Autriche avait décidé d'armer, le roi Frédéric aurait dû s'incliner et marcher quand même. En lisant la correspondance diplomatique relative à ce passage de l'histoire, l'on voit nettement que le Tsar tarde, parce qu'il veut se préparer d'une façon méthodique et laisse le temps, sans le savoir, à la révolution de Pologne d'éclater. De son côté, la chancellerie de Vienne hésite, le chancelier a

visiblement peur. De qui? De quoi? Laissez-moi le dire, il a peur de l'Italie. Il a été raconté plusieurs fois que, lorsqu'on pressait la grande Catherine d'envoyer des troupes contre la Révolution française, elle répondait : « Je l'écrase en Pologne à côté de chez moi. » Tel était plus au moins l'état d'âme de Metternich et de l'empereur François; ils voulaient bien marcher, mais à leurs portes, en Italie.

J'espère, Mesdames et Messieurs, avoir expliqué, autant que faire se pouvait dans des limites de temps aussi rétrécies et rassemblant des souvenirs de tous côtés, le lien qui unit les événements de Belgique et d'Italie. Je vais vous le montrer en raccourci.

La Belgique est dégagée des troupes ennemies; mais les légions moscovites s'avancent; on peut en entendre le piétinement sourd; surviennent l'agitation de la Pologne, la défection des contingents polonais, l'insurrection de Varsovie et le danger russe disparaît. La menace prussienne est plus proche, car les troupes sont déjà réunies sur le Rhin, les événements douloureux et mémorables de 1814 sont sur le point d'avoir une réalisation anticipée. Il suffit de l'intervention diplomatique de la France qui s'esquisse, le roi de Prusse se trouve isolé à cause des troubles d'Italie qui retiennent l'Autriche. A ce moment critique, l'esprit soucieux du prince de Metternich est dominé par la crainte que le mouvement révolutionnaire ne se propage tout le long de la Péninsule, qui était alors morcelée, sujette à des dominations variées, dont le Cabinet de Vienne tenait les fils.

Bientôt après, la chute du cabinet Wellington et l'arrivée des whigs au pouvoir en Angleterre ouvrirent les voies à la consolidation de la monarchie belge. L'Europe, dans le passé ainsi que dans le présent et certes à l'avenir, est un tout soumis à des répercussions profondes, qui sont encore plus sensibles lorsqu'il s'agit de peuples qui obéissent aux mêmes impulsions.

Vous nous avez rendu quatre-vingts ans plus tard l'aide que nous vous avons donnée, presque sans en avoir conscience, en 1830. A la place de la Pologne et de l'Italie, ce fut la Belgique qui s'immola en 1914.

Dans cet échange non calculé mais instinctif de sacrifices, il me plaît de retrouver une preuve, éclairée à la lumière de l'histoire, de cette fraternité de nos deux peuples que des événements récents, cette fois joyeux, ont ravivée.

GIUSEPPE GALLAVRESI.
Professeur à l'Université de Milan.

Une âme d'enfant⁽¹⁾

Je parlais ici même il y a quelques semaines de cet admirable livre de Serge Barrault, *Le Grand Portail des Morts*, qui révélera à beaucoup le sens liturgique de cette agonie qui met fin à une vie apparente pour nous introduire dans la vie réelle. Avec le poète, nous voyons l'homme avancé en âge, chargé de mérites et de péchés, de son œuvre mêlée, dont il fait offrande en même temps qu'il sacrifie son corps; et cette mort nous paraît la mort normale du chrétien.

Mais l'autre, celle que les Latins appelaient *mors immatura*, la mort des enfants candides, sans grands mérites et sans grands péchés, la mort de l'innocence puérile qui ne peut que s'abandonner et est incapable d'offrir le sacrifice, celle-là qui fait ses victimes de ceux qui restent, elle est vraiment le grand mystère. Elle a inquiété les penseurs et elle est au fond des révoltes d'un Lucrèce et d'un Vigny; elle est la source des grandes tristesses et celle que soit l'amertume d'autres séparations et d'autres déchirements, celle-là est incurable et elle donne à certains visages de mères un masque tragique, le masque de celles qui disent pourquoi et n'entendent jamais de réponse.

(1) Jeanne ANCELET-USTACHE, *Le Livre de Jacqueline* (Le Roseau d'Or, Plon, édit.).

On en trouvera une dans le livre de Jeanne Ancelet-Ustache, *Le Livre de Jacqueline* que publie le Roseau d'Or. Récit tout simple de la vie d'une enfant exquise qui meurt à huit ans et laisse des parents inconsolés; mais récit tellement humain qu'il est impossible de le lire sans éprouver une angoisse de cœur et un irrésistible besoin de larmes. Tous ceux qui ont perdu un enfant aimé, tous ceux qui ne peuvent entendre sans pleurer les vers de *Pauca Meae*, tous ceux qui sentent la fragilité des petits êtres dont la vie n'a pour ainsi dire pas encore pris racine et redoutent de les perdre, trouveront dans *Le Livre de Jacqueline* l'expression directe de leurs émois et, en plus, un sens de la douleur qui manque à un grand nombre — ils sont si rares ceux qui savent souffrir — et une foi surnaturelle qui explique les choses et apaise les cœurs. La *mors immatura* reste un mystère déchirant; mais l'âme profondément chrétienne finit par l'accepter comme un mystère d'amour.

Le Livre de Jacqueline est un triptyque : des pages de joie, des pages de deuil, des pages d'espérance. Les pages de joie sont les plus nombreuses : elles racontent les huit ans de la vie d'une enfant. Jacqueline est une enfant comme beaucoup d'autres, remuante, riieuse, de la lumière dans les yeux, un sourire angélique sur les lèvres. Ceux qui la voient passer, ceux qui la connaissent peu, la regardent ainsi comme une poupée charmante. Mais elle a plus de profondeur qu'on ne pense. Les enfants ont plus de profondeur qu'on ne pense. « Si Jésus aimait tant les petits, était-ce seulement à cause de leurs gestes gracieux et de leurs sourires, ou manqua-t-il de clairvoyance en plaçant leur âme avant la nôtre? Et si cette âme n'était qu'un embryon à peine digne de nos regards, comment expliquer la dilection du Maître? »

Jacqueline n'a pas une intelligence exceptionnelle si nous entendons par intelligence la faculté de comprendre ce qui est du domaine des adultes; mais elle révèle de bonne heure une extraordinaire précocité de cœur. Par une sorte de mystérieux instinct, elle devine les sentiments les plus secrets de ceux qu'elle aime; elle évite avec soin tout ce qui pourrait les blesser dans ce fond caché et elle s'ingénie à trouver des moyens de guérir ou plutôt de prévenir leur chagrin. Les ressources dont elle dispose sont bien réduites; mais par cela même son désir de soulager et son amour apparaissent à l'état pur, dans une divine naïveté.

La mère rapporte quelques-uns de ses actes, quelques-uns de ses mots. Rien n'est arrangé. Ce n'est pas un recueil composé après coup pour faire admirer un petit prodige; nous sommes en présence d'un jaillissement spontané. Ce n'est pas extraordinaire; c'est vraiment puéril. Et la mère ajoute : « Peut-être estimez-vous, mes amis, que je m'attarde à des riens? Hélas! Jacqueline n'aura pas le temps d'associer son nom à des actions plus grandes... Mais dites pas que nos histoires sont insignifiantes. Je les trouve lourdes de sens, au contraire, et riches, car j'y sens palpiter la vie d'une petite âme neuve, telle sans doute que nous serions sans le péché. A cause de la couleur des yeux de Jacqueline, qui me fait penser la comparaison chère aux vieux mystiques, de la goutte de rosé si fragile, où se reflètent cependant le soleil et tout l'infini du ciel j'écris aussi après eux : ainsi une âme pure et un miroir qui réfléchit la beauté du Créateur. »

C'est même un miroir à facettes, plus complexe et plus riche qu'on n'aurait cru. Les amis de Jacqueline en mettant en commun après sa mort, leurs souvenirs, ont découvert, avec stupeur, qu'elle fut différente avec chacun d'eux. Avec chacun, elle eut une intimité d'une nature spéciale et comme une âme particulière. C'était une manière qui consistait à les aimer comme ils voulaient, être aimée et avec la partie d'elle-même qui s'adaptait le mieux à leur nature. L'égoïsme n'a qu'un visage, l'amour en a mille. Cette diversité qu'

l'on remarque chez tous les enfants bien doués peut être mise sur le compte de la diplomatie et du calcul; elle est aussi très souvent le jaillissement spontané d'une richesse généreuse avide de se dépenser.

Jacqueline a atteint ses huit ans, joyeuse de vivre et répandant la joie autour d'elle. Brusquement, la maladie la saisit et nous entrons dans les pages de deuil. Elle est toujours le centre du récit; mais la vie qui est menacée en elle, la vie qui s'en va et que l'on voudrait retenir constitue un drame que nous lirons désormais dans le cœur de la mère. L'enfant souffre mais ne sait pas; la mère souffre et sait. Elle lutte contre le mal. Les circonstances navrantes s'enchaînent et s'entassent; tout pousse l'enfant à la mort. Elle meurt et on l'emporte au milieu des sanglots de ceux qui l'ont aimée et qui ne cessent pas de l'aimer.

* * *

Voilà, dira-t-on, un événement en soi bien banal. C'est tous les jours, hélas! que meurent des enfants charmants qui laissent leurs mères dans le désespoir. Pourquoi raconter ces choses qui n'ont d'intérêt que pour le cercle étroit que le deuil atteint? Assurément, le fait est banal; mais il y a la manière de le raconter et la manière de le sub'r, qui sont ici toutes deux d'une qualité rare.

Jeanne Ancelet-Ustache écrit l'histoire de la vie et de la mort de Jacqueline sans songer un seul instant que son récit deviendra un livre, qu'il sera imprimé et dispersé dans le public. Elle pense aux amis qui ont connu Jacqueline et elle voudrait conserver pour eux de fragiles et chers souvenirs; c'est un memento qu'elle trace. En même temps, elle berce et soulage sa douleur. Elle est aussi éloignée que possible de toute préoccupation littéraire, de toute idée d'arrangement en vue d'un effet. Elle écrit bien sans doute, parce que c'est sa manière; mais elle ne l'a pas voulu. Son livre n'est pas un livre; il ne relève pas de la critique littéraire et je n'ai pas à le juger; c'est de la réalité, de la réalité humaine, toute directe; une pauvre femme qui vient de perdre sa Jacqueline bien aimée et qui se plaint tout haut et qui raconte tout au milieu de ses sanglots. Document émouvant et précieux.

Précieux surtout parce qu'il y a ici mieux qu'une confiance palpitante. Il y a vraiment de grands horizons. L'événement est banal, mais la manière de le porter mérite qu'on la considère. La femme qui a été si cruellement déchirée n'est pas une de ces saintes que leur héroïsme élève au-dessus de l'humanité moyenne; c'est une pauvre mère douloureuse; mais la foi et la pratique des grands mystiques ont donné à son âme des lumières et des forces qui vont entrer en action sous le coup de l'épreuve.

Quand elle apprend que sa fille est gravement malade, cette mère qui était travaillée depuis longtemps par des pressentiments de mort, tombe à genoux et la prière qu'elle murmure n'est pas du tout la prière d'imploration qu'elle aurait dû et qu'elle aurait voulu prononcer, c'est une prière d'acceptation qui monte du fond mystérieux de sa conscience. « Mon Dieu, vous savez ce qu'est pour moi ma petite fille. Vous le savez aussi bien que moi puisque vous lisez en mon cœur. Mais vous l'aimez plus que moi encore, puisque nous avons beau croire que notre cœur est immense, nous sommes de pauvres êtres limités. Je vous confie ma chérie. Et ce sera comme vous voudrez. »

Quelques jours plus tard, à la clinique, alors que l'heure est plus décisive encore et que la mère est encore plus torturée, c'est la même prière qu'elle prie, pour ainsi dire involontairement.

« J'ai descendu l'escalier la première. Il se trouvait que j'étais seule dans le grand vestibule. Je me suis mise à genoux. J'étais plus prête que jamais à la lutte pour l'arracher à la mort, mais je ne pouvais pas, je ne pouvais pas prier autrement qu'à Bâle; Mon Dieu, avez si je l'aime, mais je vous la donne, mon Dieu. Sainte

Vierge, quand votre petit Jésus avait l'âge de Jacqueline, l'avez-vous eu ainsi entre la vie et la mort? Mon Dieu que votre volonté soit faite et non la mienne. »

Bien des fois, dans la suite, au moment de la mort de sa fille, pendant qu'on la mettait en bière, au retour des funérailles, la malheureuse mère a entendu en elle le ricanement de Satan. Elle a donné sa fille à Dieu, Dieu l'a prise au mot. Qu'est-ce que ces grands sentiments que les saints affectent et qui n'étaient pas à sa portée? Dieu s'est bien moqué d'elle. Et ces insolents blasphèmes au lieu de la révolter, insinuent en elle des doutes et des reniements. Les questions se pressent dans son cœur et elle se heurte avec violence au mystère. L'apaisement vient peu à peu et il sort du mystère même. Il commence par un cri héroïque et déchirant.

« Mon Dieu! s'il se peut, ne prenez pas les petites filles de ceux qui ne croient pas en vous! Réservez ce malheur à ceux qui vous aiment: si nous pleurons de telles larmes, comment donc feront les pauvres qui n'ont pas d'espérance? »

Il continue par une admirable prière à la Vierge qui, elle aussi, a vu mourir son Fils unique et qui entre ainsi dans le cercle des mères qui ont perdu le fruit de leurs entrailles. Il s'achève à Lisieux, au cours d'un pèlerinage que font les parents de Jacqueline au sanctuaire de Sainte Thérèse. La sainte qui mourut jeune et qui emploie son ciel à faire pleuvoir sur la terre, comme des roses, la grâce de Dieu, a travaillé et travaille encore à achever la Rédemption du Christ dans les âmes rebelles. Ces enfants qui meurent ainsi le sourire aux lèvres à l'âge de l'innocence, c'est elle qui les accueille et les associe à son œuvre rédemptrice. De tant de douleurs particulières qui martèlent les cœurs des mères, il résulte un bienfait général pour l'humanité. En définitive, la mère de Jacqueline peut se dire: j'ai donné mon enfant à Dieu pour le bien du monde.

* * *

Qui est Jeanne Ancelet-Ustache, l'auteur de ce livre si émouvant et si chrétien? C'est une universitaire. Il me plaît de constater qu'un grand nombre des belles œuvres littéraires de ce temps qui rendent un son chrétien parfaitement pur nous viennent de l'Université. La fréquentation des grands classiques tient l'âme à une certaine hauteur et dans une lumière vraie; humanisme et christianisme ont été de tout temps plus que voisins, alliés.

Jeanne Ancelet-Ustache a étudié les mystiques et elle a écrit sur Mechtilde de Magdebourg une thèse de psychologie religieuse qui révèle une pénétration peu commune de la doctrine la plus haute. Elle doit certainement beaucoup à ses études particulières. Et je remarque avec joie que depuis qu'on a redécouvert notre grande littérature religieuse et que l'Université a cherché dans cette ample matière le sujet de mémoires érudits, les vieilles vérités un peu effacées ont retrouvé leur visage de jeunesse dans le monde intellectuel et ont recommencé à vivre dans les âmes. La littérature profane elle-même en a été renouvelée; elle a pénétré plus avant et d'une manière plus sûre dans l'interprétation de la vie. Car pour bien comprendre le réel, ce que nous appelons le réel, il faut avoir vu plus loin, il faut avoir vu de plus haut, ce qui le prolonge, le dépasse et l'explique. Les mystiques sont précisément ceux-là qui ont vu au delà de notre monde et qui, par conséquent, connaissent notre monde, bien mieux que nous qui y sommes plongés et empêtrés.

J. CALVET.

Religion et culture⁽¹⁾

I. — Nature et culture

1. Cultiver un champ, c'est par un travail humain provoquer la nature à produire des fruits qu'elle n'aurait pas pu produire seule, car ce qu'elle produit à elle toute seule, c'est une végétation « sauvage ». Cette image nous indique ce qu'est la culture dont nous nous occupons aujourd'hui, culture non d'une certaine étendue de sol, mais de l'humanité elle-même. L'homme étant un esprit animateur d'une chair, sa nature est de soi une nature progressive. Le travail de la raison et des vertus est naturel en ce sens qu'il est conforme aux inclinations essentielles de la nature humaine. Il n'est pas naturel en ce sens qu'il n'est pas donné tout fait par la nature; il s'ajoute à ce que la nature considérée sans ce travail de la raison, réduite par conséquent aux énergies d'ordre sensitif et aux instincts, ou considérée avant ce travail de la raison, c'est-à-dire dans un état d'involution comme embryonnaire et de primitivité, produit par elle-même et à elle toute seule.

Il apparaît ainsi que la culture est naturelle à l'homme au même sens que le travail de la raison et des vertus, dont elle est le fruit et l'accomplissement terrestre : elle répond au vœu foncier de la nature humaine, mais elle est l'œuvre de l'esprit et de la liberté ajoutant leur effort à celui de la nature. Au lieu du mot CULTURE, qui se rapporte au développement rationnel de l'être humain considéré dans toute sa généralité, j'aurais pu employer aussi bien celui de CIVILISATION, qui se rapporte à ce même développement considéré dans un cas éminent, je veux dire dans la production de la cité et de la vie civile, dont la civilisation est comme le prolongement et l'élargissement. Cité et civilisation sont tout à la fois des œuvres naturelles à l'homme, et des œuvres de raison et de vertu. Beaucoup de penseurs allemands et russes opposent civilisation à culture, et désignent alors par le premier terme, entendu en un sens péjoratif, un développement avant tout matériel, mécanique et extrinsèque de la vie sociale (culture vieillie et sclérosée). Les définitions de noms sont libres. Au sens où nous l'entendons, une civilisation ne mérite ce nom que si elle est une culture, un développement véritablement humain et donc principalement intellectuel, moral et spirituel (en prenant ce dernier mot dans son acception la plus large).

2. Aux observations qui précèdent, nous pouvons rattacher trois remarques. Je remarque d'abord que la culture ou la civilisation, supposant à la fois la nature et le travail de la raison, doivent se tenir dans la ligne de la nature mais peuvent dévier de cette ligne, se laisser parasiter par un artificialisme contraire à la nature et par des perversions plus ou moins graves (même dans les « sociétés » animales, ne voit-on pas des sociétés de fourmis ruinées par la passion du suc enivrant qu'elles tirent de certains insectes domestiqués, lesquels dévorent les œufs de ces fourmis opiomanes (2) ? Si l'on confond le *per accidens* et le *per se*, on dira avec Jean-Jacques, devant ces civilisations perverses et en cela haïssables, que, de soi, la culture et la civilisation dépravent l'homme.

Mais comme on n'échappe pas aux *perséités*, et comme la civilisation dérive *par soi* de la raison, il est impossible, et ce sera notre seconde remarque, il est impossible de haïr la civilisation sans haïr du même coup la forme de la raison, la formation vitale-ment opérée par la raison dans les choses humaines, ce qui revient à affirmer le primat de la potentialité, de l'informe, sous prétexte qu'il est plus fécond.

Remarquons-le enfin, c'est à la destruction de l'homme que l'on tend ainsi. Il n'y a pas chez l'homme comme chez les autres animaux une sorte de tuf solide de vie instinctive constituant une structure arrêtée de comportement, suffisamment déterminée

pour rendre possible l'exercice de la vie. Chercher à éroder, à creuser et rejeter la vie rationnelle jusqu'à ce qu'on trouve ce tuf solide, c'est une erreur mortelle. On creusera sans fin, il n'y a pas de structure solide et achevée, de réglage naturel de la vie instinctive humaine. Tout le jeu des instincts, si nombreux, si puissants qu'ils soient, reste ouvert chez nous, comporte une indétermination relative qui ne trouve son achèvement normal et son réglage normal que dans la raison. Si Freud appelle absurdement l'enfant un *pervers polymorphe*, c'est qu'il méconnaît cette indétermination. Une philosophie générale de type très inférieur empêche ce très grand observateur (*stimulé*, lui aussi, par une puissante haine métaphysique de la forme de la raison) de distinguer la puissance et l'acte; il remplace la potentialité par une sommation d'actualités opposées entre elles, l'indétermination, orientée vers l'actualisation normale mais capable de multiformes actualisations anormales par une constellation d'actualisations contraires, où ce que nous appelons le normal n'est plus qu'un cas particulier de l'anormal. Il reste que l'espèce d'infinitude propre à l'esprit infinité en quelque façon, indétermine chez l'être humain la vie elle-même des sens et des instincts, qui ne peut trouver son point de fixation naturel, — je dis conforme aux exigences et aux destinées propres de la nature humaine, — que dans la raison et dans les formations qu'elle fait naître. Sinon elle sera fixée de travers, au hasard d'une passion dominante, et déviara de la nature. L'homme véritablement et pleinement naturel, ce n'est pas l'homme de la nature, la terre inculte, c'est l'homme des vertus, la terre, humaine cultivée par la droite raison, l'homme formé par la culture intérieure des vertus intellectuelles et morales. Lui seul a une consistance, une personnalité. Si la nature à elle toute seule était formée en nous, avait un visage, on pourrait craindre que toute vertu fût comme les fausses vertus, comme les vertus pharisaïques, et déformât ce visage, ou le couvrit d'un emplâtre. Mais la nature n'a son visage en nous qu'accompli par l'esprit, l'homme n'a sa vérité que modelé du dedans par la raison et par la vertu (je dis la droite raison, et elle ne régit en notre vie qu'avec les dons surnaturels; je dis la vraie vertu, qui ne mérite complètement son nom que si la charité la vivifie). La sincérité véritable présente un miroir limpide aux larves qui nous habitent et les regarde avec courage, afin de leur donner figure humaine par un travail de liberté, elle ne refuse pas d'avoir un visage. Il n'est pas de prestige plus menteur que la sincérité telle que la conçoit André Gide, résolution de l'être humain en les vaines postulations discordantes et simultanées de l'informe, de la *materia prima*.

3. Mais laissons cette parenthèse. Et concluons que la culture ou la civilisation c'est l'épanouissement de la vie proprement humaine, comprenant, non seulement le développement matériel nécessaire et suffisant pour nous permettre de mener une droite vie ici-bas, mais aussi et avant tout le développement moral, le développement des activités spéculatives et des activités pratiques (artistiques et éthiques) qui mérite d'être appelé en propre un développement humain (1).

Il importe, après cela, de bien comprendre que la culture, la civilisation, appartient de soi au domaine temporel, a en d'autres termes un objet spécifique, — le bien terrestre et périssable de notre vie ici-bas, — dont la matière est d'ordre naturel. Sans doute elle doit être subordonnée à la vie éternelle, comme une fin intermédiaire à la fin dernière. Et de cette subordination à une fin supérieure elle reçoit une surélévation intrinsèque dans son ordre propre : une civilisation chrétienne a des mesures plus hautes, un juste point terrestre plus parfait qu'une civilisation païenne si l'on réfléchit que l'amitié de charité elle-même y constitue le lien essentiel de la paix, que les vertus morales infuses y informent la vie sociale, on comprend que les suprêmes régulations morale grâce auxquelles elle accomplit son œuvre terrestre ressortissent à l'ordre surnaturel. Cependant une civilisation même chrétienne et donc surélevée dans son ordre propre par des vertus qui viennent d'en haut, c'est en réalisant (mieux que par les forces de la nature elle seules) les postulations elles-mêmes de la nature qu'elle se surélève. C'est à une matière d'ordre naturel qu'elle applique les règles de la raison chrétienne, *versatur circa materiam naturalis ordinis* (2), et à ce point de vue on peut dire que la sphère où elle se développe est celle des activités naturelles. En elle-même

(1) Conférence prononcée à Fribourg, au II^e Congrès des Etudiants catholiques suisses, le 23 avril 1930 et publiée ici grâce à l'aimable obligation de notre concours de Fribourg *Novus et Vetera*.

(2) « Beaucoup de symphiles dévorant la couvée des fourmis, d'autres suçent leur sang, d'autres encore pondent leurs œufs dans les larves. Nonobstant cela, la colonie des fourmis entretient et alimente soigneusement ses convives afin d'obtenir le liquide pour lequel elles ont une préférence marquée. Celui-ci ne constitue pas un aliment mais une friandise et, pour l'obtenir, les fourmis sacrifient leurs jeunes, souvent même au point de mettre l'Etat en péril. » F. BUYTENDIJK, *Psychologie des Animaux*, Payot, 1928, p. 161.

(1) Cf. CH. JOURNET, *Vie Intellectuelle*, décembre 1928.

(2) Nous employons ici pour la culture chrétienne en général l'expression dont Jean de Saint-Thomas se sert à propos des vertus morales infuses *Curs. theol.*, t. VI, disp. XVI, 1, 7, § 29.

de par son objet spécifique, elle est engagée dans le temps et dans les vicissitudes du temps, elle est périssable, essentiellement humaine. Et les biens qu'elle reçoit de l'ordre surnaturel, des vertus des saints par exemple ou de l'intercession des contemplatifs, elle les incorpore à sa substance propre, elle les draine vers sa fin à elle qui reste, même surélevée, un certain bien commun de l'homme ici-bas, dans sa vie terrestre.

Parce que ce développement humain n'est pas seulement matériel, mais aussi et principalement moral, il va de soi que par conséquent l'élément religieux y joue un rôle principal. A vrai dire, la religion que requiert de soi, *in abstracto*, le concept de culture ou de civilisation, c'est seulement la religion naturelle. Mais de fait les civilisations humaines ont reçu une charge meilleure, et plus lourde. Nous savons, je cite encore l'abbé Journet, « nous savons qu'un état de nature pure, où Dieu eût abandonné les hommes aux seules ressources de leurs activités intellectuelles et volontaires, n'a jamais existé. Dès la première heure, Dieu a voulu faire connaître aux hommes des choses dépassant les exigences de toute nature créée ou créable. Il leur a révélé les profondeurs de sa vie divine, le secret de son éternité. Et pour les acheminer vers ces hauteurs, pour les préparer, dès ici-bas, à la vision de ces magnificences, il a fait descendre sur le monde, comme une nappe, la grâce capable de diviniser notre connaissance et notre amour. Ces avances divines, Dieu les fait à tous les hommes en tous les temps; car Il est la lumière « qui éclaire tout homme » (1), il veut « que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité » (2). Elles sont acceptées ou repoussées » (3).

C'est pourquoi aucune des religions que connaît notre histoire n'est la simple religion naturelle abstraitement envisagée par le philosophe. On peut sans doute trouver en elles bien des traits qui répondent aux aspirations religieuses naturelles de l'être humain, toutes cependant dérivent en fait d'une plus haute origine, toutes elles retiennent quelque ve tige des révélations et ordinations premières; et toutes, sauf la religion du Christ, elles ont aussi décliné de l'ordre surnaturel, et plus ou moins dévié consécutivement de l'ordre naturel.

Et remarquons-le, du fait même qu'elles se naturalisent, qu'elles se réduisaient aux proportions de la nature déchue, ces religions se particularisaient à une culture déterminée, et ennemie des autres cultures, se divisaient comme les langues et comme les groupes sociaux. La piété de l'antiquité païenne percevait admirablement le besoin vital où la cité est de la religion; sa misère était d'absorber la religion dans la civilisation, dans telle civilisation locale, en confondant la cité et la religion, en divinisant la cité, ou, ce qui revient au même, en nationalisant les dieux devenus les premiers citoyens de la cité. Dans cet affaissement *sociologique* de la religion réside sans doute la cause profonde, et en tout cas le caractère le plus significatif du polythéisme, impuissant cependant à effacer complètement le sentiment « hénothéiste » fondamental. La merveille d'Israël, merveille surnaturelle, imposée de force à des nuques rebelles, c'est que le Dieu d'Israël est aussi le Dieu un, transcendant, ineffable, le Dieu du ciel et de la terre, de toute la terre. Exclusivisme et universalité, notait le Père Clérissac. « Ce n'est point à une conscience locale, c'est à la conscience de tous les hommes qu'en appelle le Décalogue; et la Jérusalem des temps messianiques est la vision d'une patrie principalement spirituelle, la patrie des âmes. Les Prophètes ne parlent et ne luttent que pour faire passer en première place le Règne de Dieu, qui d'abord, est dans ses cœurs et embrasse tous les peuples (4). »

Partout ailleurs dans le monde antique le nationalisme a parasité et corrompu la religion; il l'a absorbée dans la culture, il en a fait quelque chose d'une civilisation, d'une culture, je veux dire que tout en rivant à elle, parfois en écrasant sous elle la vie sociale, tout en l'honorant avec une puissance de vénération terrifiante, tout en asservissant l'homme aux dieux, le monde antique inféodait cependant la religion à la civilisation, — nullement à la façon du monde profane moderne, en faisant passer la religion au service de la civilisation considérée comme quelque chose de supérieur, mais au contraire en faisant de la religion le principe recteur de la cité, individué toutefois par elle, vivant de la même, unique et indistincte vie, régnant despotiquement sur la cité mais inconcevable sans elle et substantiellement lié à elle, enfermé en elle, défi-

ni et delimité par elle, et finalement, en un sens tout métaphysique existant pour elle, comme l'âme d'une plante existe pour la plante. La *caritas humani generis* n'apparaît que comme une pâle, sublime et inefface préfigure de l'authentique charité, c'est un idéal de philosophe, un soupir de la raison, étranger sinon hostile à la religion.

La vraie religion, elle, est surnaturelle, descendue du ciel avec Celui qui a fait la grâce et la vérité. Elle n'est pas de l'homme ni du monde ni d'une civilisation ni d'une culture, ni de la civilisation ni de la culture, elle est de Dieu. Elle transcende toute civilisation et toute culture. Elle est la suprême animatrice et bienfaitrice des civilisations et des cultures, et d'autre part elle est elle-même indépendante de celles-ci, libre, universelle, strictement universelle, catholique. C'est par rapport à ces deux aspects des choses : immanence nécessaire de la religion du Christ à la culture, comme de Dieu à la créature, — et transcendance absolue de cette même religion, — que je voudrais maintenant proposer quelques remarques.

II. — La religion catholique et la culture

4. Pas plus que la philosophie moderne, le monde moderne n'est une création de polémique : c'est un certain type historique de civilisation, spirituellement dominé, dès l'origine, par l'humanisme de la Renaissance, la Réforme protestante et la Réforme cartésienne. Du point de vue où nous sommes placés, comment le caractériser? Il y a en lui, comme en toute civilisation, un élément positif de tension ontologique et de vitalité, qui nous semble constitué ici par un effort courageux, inlassable, pour faire donner à la nature humaine son maximum de rendement terrestre. Mais à cet élément positif, bon en lui-même, digne de respect et d'amour, est jointe une privation. Disons, — c'est devenu un lieu commun, mais qui est toujours vrai, — disons que la culture, tout en continuant sa croissance naturelle, s'y est séparée du sacré pour se retourner vers l'homme lui-même. Le moyen âge avait formé la nature humaine selon un type « sacré » de civilisation, fondé sur la conviction que les institutions terrestres, avec toute leur verdeur et leur force, sont au service de Dieu et des choses divines pour réaliser son règne ici-bas. Le moyen âge s'est obstiné à la réalisation terrestre de ce règne, en rêvant, — sans raideur du reste et sans empêcher la vie de faire son œuvre, — en rêvant d'un monde hiérarchiquement unifié, où comme le Pape au sommet du spirituel tient l'Eglise dans l'unité, l'Empereur au sommet du temporel tiendrait dans l'unité le corps politique de la chrétienté. Rêve du Saint-Empire qui constituait un idéal, un « mythe », strictement approprié aux conditions culturelles de cette époque; un tel rêve, aboli pour jamais, supposait, avec un sens magnifiquement hardi des principes, une grande ignorance de l'univers, et un *impérieux* optimisme; son cadavre a encombré longtemps l'histoire moderne. Il a fallu Napoléon, et tout le XIX^e siècle, pour procéder définitivement à ses funérailles.

Mais revenons au monde moderne. La culture telle qu'il la conçoit se propose des fins purement terrestres qui, désormais, se suffisent à elles-mêmes, ne sont plus surélevées dans leur ordre propre par leur ordination au royaume de Dieu; pour employer un mot dont ces derniers temps on a fait grand usage, c'est un type de culture *anthropocentrique*. N'oublions pas qu'en vertu d'une loi naturelle de croissance et par l'effet du ferment évangélique déposé dans l'humanité, un certain progrès se poursuit au sein de cette civilisation, progrès qu'on peut appeler *matériel* mais en donnant à ce terme sa plus large extension philosophique, car ce n'est pas seulement dans l'ordre des moyens scientifiques et industriels d'exploiter la nature que l'équipement de la culture a progressé, c'est aussi dans l'ordre des moyens et des techniques intellectuelles, artistiques, spirituelles; et même le niveau a monté, je ne dis pas de la vie morale, ni de l'idéal moral, mais des notions et des sentiments qui forment comme le conditionnement statique de la vie morale : structure fragile, je le sais; mais enfin, l'idée de l'esclavage ou de la torture, ou de la contrainte imposée aux consciences par les moyens militaires, et un certain nombre d'idées semblables, répugnent aujourd'hui spontanément, semblerait-il, à plus d'individus qu'autrefois, en tout cas la réprobation de ces idées a passé au rang de lieu commun officiel, et c'est déjà quelque chose. Faut-il ajouter, et cela explique certains aspects du monde moderne, que bien des choses qui devaient être faites (et à tout prix, parce que la volonté du Maître de l'histoire ne souffre pas d'empêchement), bien des choses qu'il appartenait aux catholiques de faire, ont été faites par d'autres, et contre eux,

(1) JOAN, I, 9.

(2) I Tim, II, 4.

(3) *Vie intellectuelle*, mars 1929, p. 439.

(4) *Le Mystère de l'Eglise*, p. 22.

quand ils ont défailli? Les hérésies aussi et les schismes, les guerres et les destructions, et le diable lui-même, sont sous le domaine universel du gouvernement divin, travaillent sans le vouloir à une trame que Dieu voit, stimulent l'histoire et font avancer son ouvrage. Leur empire délimite exactement l'étendue de nos carences. Joseph de Maistre jugeait que la Révolution française était satanique. Il était penseur trop profond pour conclure de là qu'il fallait travailler à effacer purement et simplement la Révolution française du grand livre de l'histoire. Quelle folie! C'est sous la volonté et sous la permission de Dieu que ce livre s'écrit, Satan peut tenir la plume, alors c'est une lâcheté de ne pas voir et de ne pas appeler par son nom, le mal qui est fait pour toujours; mais c'est une sottise de ne pas comprendre aussi que parmi toutes les déformations possibles la ligne de l'être continue, le texte divin est encore lisible aux anges, un certain bien, grand ou petit, a été gagné (si minime soit-il, qu'importe, Dieu l'a voulu). Nous savons que le froment et l'ivraie grandissent ensemble et ne seront séparés qu'au dernier jour. Il nous a même été recommandé de ne pas arracher l'une pour ne pas risquer d'arracher l'autre en même temps; ce qui montre que le discernement passe nos forces : je dis le discernement de la valeur d'utilité des événements ou des hommes pour les granges divines, et par rapport au bien commun de la création, c'est-à-dire, par rapport à un terme final qui nous est inconnu. Les évêques du temps de la Restauration croyaient travailler pour le Seigneur en appuyant l'autel à un trône vermoulu, ils préparaient, sans le savoir, des malentendus dont l'Europe a pensé mourir. C'est un autre discernement que l'intelligence exige de nous, celui de la valeur de vérité ou de fausseté, de bonté ou de malice, qu'ont les choses d'ici-bas par rapport à des lois intemporelles qui, elles, nous sont connues; et nous devons nous efforcer de dégager, à ce point de vue, la signification des dominantes spirituelles de notre histoire.

5. Cette digression n'était pas inutile. Nous disions donc que la culture moderne, quelle que soit sa vocation historique positive, quels que soient les progrès qui s'effectuent en elle, ainsi que j'ai essayé de l'indiquer, a pour dominante spirituelle d'être une culture anthropocentrique : humanisme séparé de l'Incarnation. Dans la conception que les temps modernes se sont faite et se font de la culture, nous pouvons distinguer maintenant trois degrés ou trois moments : à un premier moment, où la civilisation prodigue les plus beaux fruits, oublieuse des racines d'où monte la sève, on pense qu'elle doit instaurer par la seule vertu de la raison un certain ordre humain, que l'on conçoit encore selon le style chrétien hérité des âges précédents; style qui devient contraint, et commence à se gâter. Nous pouvons appeler ce moment le moment classique de notre culture, le moment du naturalisme chrétien. A un second moment, on s'aperçoit qu'une culture qui se tient séparée des suprêmes mesures surnaturelles doit nécessairement prendre parti contre elles; on lui demande alors d'instaurer un ordre qui sera censé fondé sur la nature, qui devra affranchir l'homme, et assurer à l'esprit de richesse la possession tranquille de la terre : c'est le moment de l'optimisme rationaliste, le moment bourgeois de notre culture. Nous en sortons à peine. Un troisième moment est le moment du pessimisme matérialiste, le moment révolutionnaire, où l'homme, posant décidément sa fin dernière en lui-même, et ne pouvant plus supporter la machine de ce monde, engage, comme nous le voyons de nos jours en Russie, un combat délibéré contre la loi naturelle et contre son auteur; entreprend de faire surgir d'un athéisme radical une humanité toute nouvelle. Ces trois moments sont en continuité, malgré de violentes oppositions secondaires; à schématiser fortement les choses, on peut dire qu'ils se sont succédé chronologiquement; mais ils coexistent aussi, mêlés les uns aux autres à des degrés divers. Toutes ces conceptions méconnaissent la nature humaine, et conduisent finalement à revendiquer pour elle les conditions du pur esprit, toutefois, dans la chair elle-même et par l'exaspération d'une puissance toute matérielle. Faux affranchissement, usure et dispersion de la substance humaine dans la multiplication sans fin des besoins et de la tristesse; maîtrise sur la génération non par la chasteté, mais par la violation des finalités naturelles; maîtrise sur la race par la stérilisation eugénique des sujets tarés; maîtrise sur soi-même par l'abolition des liens familiaux et du souci de la descendance; maîtrise sur la vie par la liberté du suicide et l'euthanasie. Il est remarquable que cette conception de la maîtrise de l'homme sur la nature se solde, avec une uniformité impressionnante, par un même et unique résultat : l'arrêt de la vie.

A une telle conception de la culture, la conception chrétienne s'oppose comme une conception véritablement humaine et humaniste, je pense, en employant ce mot, au seul humanisme qui ne mente pas à son étymologie, à celui dont un Thomas d'Aquin nous donne l'exemple : humanisme purifié par le sang du Christ, humanisme de l'Incarnation.

Un tel humanisme, respectant les hiérarchies essentielles, met la vie contemplative au-dessus de la vie active, il sait que la vie contemplative tend plus directement à l'amour du premier Principe, en quoi consiste la perfection. Ce n'est pas que la vie active soit sacrifiée, mais elle doit tendre au type qu'elle réalise chez les parfaits, c'est-à-dire à une activité qui déborde toute de la surabondance de la contemplation.

Mais si l'on place la contemplation des saints au sommet de la vie humaine, ne faut-il pas dire alors que toutes les opérations des hommes, et la civilisation elle-même, y sont ordonnées comme à leur fin? Il semble qu'il en soit ainsi, dit (non sans quelque ironie peut-être) saint Thomas d'Aquin. Car pourquoi les travaux serviles et le commerce, sinon pour le corps, étant pourvu des choses nécessaires à la vie, soit en l'état requis pour la contemplation? Pourquoi les vertus morales et la prudence, sinon pour procurer le calme des passions et la paix intérieure, dont la contemplation a besoin? Pourquoi le gouvernement tout entier de la vie civile, sinon pour assurer la paix extérieure nécessaire à la contemplation? — « De sorte qu'à les considérer comme il faut, toutes les fonctions de la vie humaine semblent au service de ceux qui contemplant la vérité (1). »

Voilà une idée de la hiérarchie des valeurs assez différente de la conception industrialiste, toute tournée vers la production, que le monde moderne se fait de la civilisation. On voit à quel point la suprématie de l'économique, qui dérive elle-même d'un régime fondé sur la fécondité de l'argent, — fécondité sans limite comme tout ce qui n'est pas naturel, — on voit à quel point la conception matérialiste, soit capitaliste, soit marxiste de la culture est opposée à la pensée du Docteur commun de l'Eglise.

Cela signifie-t-il que la conception chrétienne de la culture n'a avec le monde contemporain qu'un rapport d'incompatibilité? Et qu'elle ne nous propose pas d'autre idéal que l'idéal passé, définitivement englouti dans l'histoire, des temps médiévaux? Faut-il le dire encore une fois, nous savons que le cours du temps est irréversible. La sagesse chrétienne ne nous propose pas de revenir au moyen âge, c'est en avant qu'elle nous invite à nous déplacer. Aussi bien la civilisation du moyen âge, si grande et si belle qu'elle ait été, et plus belle sans doute encore dans les souvenirs épurés de l'histoire que dans la réalité vécue, la civilisation du moyen âge est-elle restée très loin de réaliser pleinement la notion chrétienne de la civilisation.

Cette notion est opposée au monde moderne, oui, dans la mesure où celui-ci est inhumain.

Dans la mesure où, malgré tout ce qui lui manque en qualité, le monde moderne développe une réelle croissance de l'histoire, non, la conception chrétienne de la culture ne lui est pas opposée. Bien au contraire, elle voudrait sauver en lui et amener à l'ordre de l'esprit toutes les richesses de vie qu'il comporte.

Les souffrances elles-mêmes, les grandes souffrances qui déchirent le monde moderne, d'où viennent-elles, sinon de tout ce qu'il comporte d'inhumanité? C'est dire qu'il aspire sans le savoir à une civilisation de type chrétien, telle que la civilisation dont les principes de saint Thomas nous donnent l'idée.

6. Comment ne pas mettre en cause dans ce débat l'un des génies responsables des maux que nous souffrons, j'ai nommé Descartes, notre cher ennemi. Il serait intéressant de signaler les répercussions sur la culture, ici je veux dire avant tout sur la politique et l'économique, du dualisme cartésien. Pour Descartes, vous le savez, l'être humain est dédoublé en deux substances complètes chacune : esprit pur et étendue géométrique. Un ange conduisant une machine.

Transposez cette conception dans l'ordre des relations politiques et économiques. Cette transposition n'a nullement été effectuée par Descartes lui-même, je m'empresse de le dire. Mais c'est l'esprit cartésien que j'en rends responsable.

On concevra alors une machinerie politique et économique analogue à la machine du corps dans la philosophie cartésienne, et dans laquelle ne régneront que des lois naturelles du même type

(1) Sum. contra Gent., III, 37.

que celles de la mécanique ou de la chimie. Et à cette machinerie qui existera et vaudra par elle-même, avec ses nécessités propres et purement matérielles, non humaines, vous pourrez, si vous êtes idéaliste et si vous estimez les valeurs morales, surajouter une superstructure morale, des exigences de justice et de vertu, qui seront là comme l'âme spirituelle était dans la machine cartésienne. Si vous êtes porté au réalisme ou au cynisme, vous regarderez cette superstructure comme un épiphénomène parfaitement inutile, à la façon dont La Mettrie, au XVIII^e siècle, regardait comme inutile l'âme cartésienne et faisait la théorie de l'Homme-Machine comme Descartes avait fait celle de l'animal-machine.

Mais, quoi qu'il en soit, ce qui importe, c'est que, dans une telle conception, la politique et l'économique ont leurs fins propres et spécifiques qui ne sont pas des fins humaines, qui sont des fins purement matérielles. La politique a pour fin la prospérité, la puissance et le succès matériels de l'État, et tout ce qui peut procurer cette fin, — même une perfidie, même une injustice, — est politiquement bon. L'économique a pour fin l'acquisition et l'accroissement sans limite des richesses, la richesse matérielle comme telle. Et tout ce qui peut procurer cette fin, — même une injustice, même des conditions de vie oppressives et inhumaines, — est économiquement bon. La justice, l'amitié, et toute valeur véritablement humaine deviennent, dès lors, étrangères à la structure de la vie politique et économique comme telles, et si la moralité intervient avec ses exigences propres, ce sera en entrant en conflit avec la réalité politique et économique, avec la science politique et économique. On imaginera un *homo economicus* dont la seule fonction est d'accumuler les biens matériels. Si on cherche à le doubler d'un homme soumis aux régulations morales, d'un homme véritablement humain, cette doublure restera sans efficacité en réalité l'homme économique, dont l'appétit est insatiable, dévorera cette doublure morale et tout le reste, et il travaillera à broyer, à la façon d'une machine sanglante, la pauvre humanité véritable qui peine dans les sous-sols de l'histoire.

Cette sorte de physicisme politique et économique a véritablement empoisonné la culture moderne. Contre lui c'est une conception proprement humaine que la tradition de la *philosophia perennis* peut nous apprendre à nouveau. Pour cette conception, que saint Thomas n'a certes pas inventée, qui est celle de tous les esprits supérieurs de l'antiquité, même païenne, mais dont saint Thomas a clairement formulé les principes à la suite d'Aristote, la politique et l'économique ne sont pas des sciences physiques, se sont des parties de l'éthique, de la science des actes humains. Si immense qu'y soit la part des conditions déterminées par la nature des choses matérielles et par leur jeu automatique, c'est cependant par rapport à l'usage que notre liberté fait et doit faire de ces conditions qu'une telle science se définit. Sa fin, c'est la droite vie, la bonne vie humaine ici-bas : un régime de vie digne de l'homme, et de ce qui est principal en l'homme, c'est-à-dire de l'esprit. Les lois politiques et économiques ne sont pas des lois purement physiques, comme celles de la mécanique ou de la chimie, ce sont des lois de l'action humaine, investissant en elles des valeurs morales. La justice, l'humanité, le droit amour du prochain, font essentiellement partie de la structure même de la réalité politique et économique. Une perfidie n'est pas seulement une chose défendue par la morale individuelle, c'est une chose politiquement mauvaise, qui va à détruire la santé politique du corps social. L'oppression des pauvres et la richesse prise comme fin en soi ne sont pas seulement défendues par la morale individuelle, ce sont des choses économiquement mauvaises, qui vont contre la fin elle-même de l'économique, parce que cette fin est une fin humaine.

Saint Thomas enseigne que pour mener une vie morale, pour se développer dans la vie des vertus, l'homme a besoin d'un certain minimum de bien-être et de sécurité matérielle. Cet enseignement signifie que la misère est socialement, comme Léon Bloy et Péguy l'ont si bien vu, une sorte d'enfer ; il signifie aussi que des conditions sociales qui mettent le plus grand nombre des hommes dans l'occasion prochaine de pécher, en exigeant une sorte d'héroïsme de ceux qui veulent pratiquer la loi de Dieu, sont des conditions qu'en stricte justice on a le devoir de dénoncer sans relâche, et de s'efforcer de changer.

Actuellement, le monde paraît pris entre deux formes opposées de barbarie. Je ne sais pas du tout s'il en sortira. Toutefois, il ne faut pas oublier que si la conception chrétienne n'a pas été depuis plusieurs siècles la dominante spirituelle de la civilisation, elle est restée cependant vivace, elle a été refoulée, non abolie. Que cette

conception vienne à dominer la culture, cela demeure possible aujourd'hui ; que cette possibilité se réalise ou non, c'est le secret de Dieu. Il reste que nous devons travailler de tout notre cœur à cette réalisation, — non plus sans doute selon l'idéal médiéval du Saint-Empire, mais selon un idéal nouveau, et beaucoup moins unitaire, où une action toute morale et spirituelle de l'Eglise présiderait à l'ordre temporel d'une multitude de peuples politiquement et culturellement hétérogènes, et dont les diversités religieuses elles-mêmes ne sont pas près de disparaître. Si les faits ne doivent pas répondre à cette attente, si désormais l'œuvre de chrétienté doit se développer au sein de ce que l'Écriture appelle le mystère d'iniquité, comme ce mystère se développait jadis au sein de l'œuvre de chrétienté, du moins pouvons-nous espérer que, dans le monde nouveau, une culture authentiquement chrétienne surgira, — non plus groupée et rassemblée, ainsi qu'au moyen âge, en un corps de civilisation homogène occupant une petite portion privilégiée de la terre habitée, — mais répandue sur toute la surface du globe comme le réseau vivant des foyers de vie chrétienne disséminés parmi les nations dans la grande unité supra-culturelle de l'Église. Au lieu d'un château-fort dressé au milieu des terres, pensons plutôt à l'armée des étoiles jetées dans le ciel (1).

JACQUES MARITAIN,
professeur de philosophie à l'Institut catholique
de Paris.

Les livres et la vie

Valéry et Mauriac

Les mauvaises langues rapportent qu'un jour, comme M. Paul Valéry était en visite chez son éditeur, celui-ci, M. Gallimard, dont les aptitudes commerciales sont au moins égales à son sens littéraire, lui suggéra : « Pourquoi ne feriez-vous pas un roman intellectuel et sentimental?... Cela aurait un gros succès!... » J'ignore la réponse du poète de *La Jeune Parque*, mais j'imagine son étonnement et son trouble. Faire un roman?... M. Valéry dut mesurer en un instant tout l'éloignement où il était de l'atmosphère du romancier. Certes, Barrès a fait des romans — *les Déracinés*, notamment, qui restent, pour moi, sa meilleure œuvre — mais Barrès possédait sans doute un sens du concret, du vivant, une puissance d'exaltation et de possession qui ne révèle pas le feu glacial de Valéry. C'est une question de climat. M. Valéry n'est pas romancier, il doit mieux qu'un autre le sentir. Aussi a-t-il laissé sans effet la demande de son éditeur ; et, à défaut d'un « roman intellectuel et sentimental » c'est un recueil de *Morceaux choisis* (2) que nous recevons aujourd'hui sous sa précieuse signature.

Pour que nous ne nous égarions pas dans une œuvre, certes peu touffue, mais qui s'efforce d'être complexe, l'éditeur a eu la précaution de mettre une table des matières à la première page du volume. Un bref coup d'œil nous permet ainsi de suivre la route de Paul Valéry, d'évoquer les climats divers où il a vécu les grandes étapes de sa carrière. M. Valéry est tout à la fois essayiste et poète. Sa poésie, souvent tendue et pleine de dédales harmonieux, n'échappe pas toujours à l'influence de l'essai. Il est tel vers qui évoque sans doute davantage la ferme médaille d'une formule bien frappée que l'aura imprécise et douce d'une invitation à rêver. Les termes les plus concrets eux-mêmes, je dirai presque les plus charnels ne réussissent pas à donner le change. Derrière la pénombre du texte, on devine le dessein de l'esprit comme une belle courbe qui s'arrête toujours au moment où elle va se fermer. Témoin cette strophe de *La Palme* où l'on devine que sous la figure évoquée, l'auteur tient un autre propos, secret et intellectuel :

(1) La fin de cette conférence paraîtra dans notre prochain numéro.
(2) N. R. F.

*Cependant qu'elle s'ignore
Entre le sable et le ciel,
Chaque jour lui qui encore
Lui compose un peu de miel.
Sa douceur est mesurée
Par la divine durée
Qui ne compte pas les jours,
Mais bien qui les dissimule
Dans un suc où s'accumule
Tout l'arome des amours.*

Il ne faudrait pas beaucoup presser l'image pour apercevoir le sens secret de cette strophe, riche d'éclat et de plénitude; elle contient, pour moi, presque toute la philosophie de M. Valéry qui consiste, après bien des définitions et des positions du problème, à déclarer n'en point avoir.

Ici nous rejoignons l'autre figure de Paul Valéry : son attitude d'essayiste. On ne saurait mieux la définir que par ces lignes de M. Massis, vieilles déjà de quelque cinq ans... : « Il se tient là, solitaire, indifférent, sans angoisse, à ce point d'arrêt, de suspension, que sa pensée ne saurait franchir qu'en anticipant, en demandant à autre chose qu'à elle-même, une certitude, une expérience dont il semble qu'elle n'ait pas besoin. »

Il serait aisé d'évoquer cette ligne de points de suspension qui semblent conclure par le silence l'anxieux dilemme à quoi l'analyse de *la Crise de l'Esprit* avait amené M. Valéry.

A l'inverse de M. Gide, qui refuse le choix parce qu'il demeure impuissant à en poser les éléments, M. Valéry excelle à les cerner, à les définir, à en montrer l'urgente acuité... Il se complait à cette opposition qu'il laisse toujours subsister. Peut-être est-ce l'une des raisons pour lesquelles ses poèmes ont tant de charmes; ils sont une succession d'images et d'échos parfaits qui couvrent une angoisse intellectuelle sans cesse subsistante, et qui n'aspire pas au repos. D'où les multiples exégèses inspirées du *Cimetière Marin*. Il semble que la « poésie pure » soit au contraire une poésie toute mêlée de tendances intellectuelles, mais qui préfèrent ne conclure jamais pour enclorre mieux le mystère... Et si l'on voulait tenter une justification de cette hypothèse littéraire, il suffirait sans doute de citer le *Cycle Teste* (comme parle l'auteur des *Morceaux choisis*) où se trouvent étroitement unies et dépendantes l'une de l'autre, les deux manières de Paul Valéry : celle de l'essayiste et celle du poète. Si Emilie Teste, à « l'heure de la promenade quotidienne » nous confie : « Nous irons doucement par les ruelles fort pierreuses et tortueuses de cette vieille ville que vous connaissez un peu », n'est-ce pas pour ajouter aussitôt : « Nous allons, à la fin, où vous aimeriez d'aller si vous étiez ici, à cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis et à monologues descendent vers le soir, comme l'eau va vers la rivière, et se retrouvent nécessairement ». N'est-ce pas dans le même jardin que hantent « les hommes à pensées » que nous introduisent les poèmes de Paul Valéry?... On y retrouve toute la philosophie d'un poète qui a besoin d'un dualisme inavoué pour entretenir un balancement intérieur. M. Maurras, qui use de la même technique et qui rend parfois le même son, a quelque chose de trop décidé et de trop dynamique pour obtenir un charme semblable. Il lui manque un obscur mystère, celui-là même que procurent, aux poèmes de Valéry, les déficiences de sa pensée.

* * *

Un romancier ne saurait donner l'impression du même mystère par intérieure irrésolution; il doit être un homme qui s'engage, qui souffre avec ses personnages, résout leurs débats solitaires, tranche pour eux de leur vie entière. Toute création suppose cette

sortie de soi qui répugne à Paul Valéry, et dont, cependant, aucune technique ne tient lieu... M. Dubech avec qui nous en disputons, nous disait : « Les vrais romanciers — Carco, Dorgelès — doivent vivre avec leurs personnages. Ils en parlent, en discutent entre eux. Carco prétend même qu'il en rêve... » Nous ignorons si Francis Carco a rêvé de François Villon, mais nous parierions volontiers que les dernières nuits de M. Mauriac ont été hantées des silhouettes de Tota et d'Irène, de Marcel et d'Hervé de Blénauge... Il est, en effet, des très rares dont les personnages ne vivent par aucun artifice, mais par la sève qu'il leur communie et qui n'est que son propre sang!...

On a donné sur le livre de M. Mauriac des jugements si contradictoires que le critique, qui n'a pas eu l'heureuse fortune de donner sa première impression, se trouve hésitant, partagé.

M. Thibaudet, dans un article fort louangeur, constatait non sans ironie que pour devenir un personnage mauriacien, il fallait être « né dans le XVI^e arrondissement, fréquenter les bars et habiter un appartement aux environs du Bois de Boulogne!... », d'autre part, M. André Belly, dans un feuilleton agressif, louait « l'admirable ensemble du livre » et « sa valeur de pénétration... » Pour en bien juger, il faut, semble-t-il, rapprocher *Ce qui était perdu* (1) des œuvres précédentes de M. Mauriac et aussi attendre le roman qui semble devoir prolonger celui que nous venons de lire. S'il nous est nettement impossible d'entamer la seconde tâche, du moins allons-nous essayer de mener à bien la première — et cela peut-être, aidera à une juste appréciation de ce livre prenant et complexe.

Tout d'abord, de quoi s'agit-il, comme dirait un Américain?... Hervé, Irène — Marcel, Tota; ce sont deux couples.

Hervé, noceur des quartiers mondains, a épousé Irène de Blénauge, femme passionnée, âpre et malade, charitable et nietzschéenne tout à la fois. Marcel, auteur en quête de talent, a épousé la jeune Tota, venue droit d'une maison des Landes dans un Paris neuf et fastueux.

Hervé délaisse Irène alitée pour courir à d'autres amours, Marcel tente de ressaisir Tota que sa médiocrité éloigne et qui a pour son frère Alain une affection forte et muette. Dans sa solitude de malade, Irène ne voit guère que la mère d'Hervé, dévote mais un peu maladroite, qui voudrait bien la convertir, mais en l'épiant trop, l'agace. Dans sa solitude de raté, Marcel jalouse âprement Alain, et le soupçonne d'avoir pour Tota un autre amour que fraternel. Irène, chaque jour plus abandonnée et plus irritée, force sa dose de gardénal et meurt non sans qu'une aïe de la Grâce ne soit venue frôler son front en une ultime et brève rencontre. Marcel accuse Tota de ses relations avec Alain, mais celui-ci, qu'une brusque vocation appelle au sacerdoce, éloigne par son attitude même les avilissants soupçons de Marcel. A la mort d'Irène, la mère d'Hervé se rend compte enfin des maladrances qu'elle a commises en voulant faire aimer le Christ...; dans une confession pathétique, qui est sans doute le sommet du livre, elle s'accuse de n'avoir été qu'un instrument lâche et sans vie... Alain, dont la figure grandit, reste seul dans les défaites de tous, à posséder une âme disponible. On sent qu'il finira, un jour, par racheter, à force d'efforts et de sacrifices, tout ce qui, en Marcel, en Hervé comme en Tota... était perdu.

Comme on le voit, M. Mauriac, dont les romans ressemblaient naguère à de longues nouvelles, tant la matière en était simple et peu appuyée, a tenté ici un renouvellement de sa manière. Il a abordé ce que l'on est convenu d'appeler, depuis Tolstoï et Dostoïewsky, le « roman fleuve ». Un bon nombre de personnages, des interventions successives, une progression des événements plus multiple et plus raffinée — tels sont les aspects formels qui distinguent, à première lecture, le dernier roman de M. Mauriac de ses

(1) Grasset.

Au 1^{er} Septembre 1930

LES BUREAUX DE L'AGENCE DES

Voyages **EDGARD DUMOULIN**

actuellement 137 et 139, rue Royale

seront transférés

139 et 141, boulevard Adolphe Max, 139 et 141

(Gare du Nord)

BRUXELLES

Les "VOYAGES EDGARD DUMOULIN" vous offrent
l'expérience accumulée de 40 années de pratique.

VOYAGES PARTICULIERS

VOYAGES EN GROUPES

PÈLERINAGES

— DEMANDEZ NOS PUBLICATIONS DE VOYAGES —

PAR SUITE D'UNE SIMILITUDE DE NOM, BIEN ADRESSER VOS LETTRES :

Voyages Edgard Dumoulin

139 et 141, boulevard Adolphe Max, Bruxelles

NE PAS CONFONDRE AVEC UNE AGENCE HOMONYME ÉTABLIE SUR LE MEME BOULEVARD

VOYAGES HANCIAU FONDÉE EN 1911. — TÉLÉPHONE 177,84
 Voyages Particuliers - Voyages de Noce - Excursions collectives

PROGRAMMES GRATUITS ENVOYÉS SUR DEMANDE

OBERAMMERGAU : Jeux de la Passion 1930

enseignements gratuits

TOUS SERVICES DE VOYAGES

TOUT POUR LES ARTS ET L'INDUSTRIE

M^{on} Raph. DAMMAN

71, Rue Berckmans, 71, BRUXELLES

Téléphone : 175,28

MATÉRIEL COMPLET pour Dessin, Peinture, Pyrogravure, Pyrosculpture, Cuir et Métaux, Repoussage, Velouté, Sculpture, Architecture, Tarso-Plastima, Peinture lumineuse en relief.

La seule maison outillée pour la fourniture des Couvents et Pensionnats
 PRIX SPÉCIAUX. — EXPORTATIONS.

Le plus grand choix. — Toutes les nouveautés. 589

Société Anonyme Les Palaces d'Ostende

Kursaal d'Ostende

Saison 1930. — Mai-Septembre

MUSIQUE

Le grand orchestre de cent musiciens sous la direction de MM. François Rasse, J. Toussaint De Sutter et Mouqué. Les concerts symphoniques.

Vedettes du chant.

Quatre concerts extraordinaires dirigés par MM. Gaubert, Alpaerts, Rabaud et Rasse.

Les concerts classiques du vendredi.

La musique du 1^{er} régiment de guides se fera entendre en août au Kursaal d'Ostende.

Tous les jours concert d'orgue par M. Léandre Vilain.

ATTRACTIONS

Les Galas de la Salle des Ambassadeurs, Vedettes de la danse à chaque week-end.

Les meilleurs jazz.

Un spectacle par le corps de ballet du théâtre de la Monnaie.

POUR LES ENFANTS

Bal tous les jeudis : jouets, cotillons, attractions.

Spectacles féeriques.

Tournois sportifs sur la plage.

MONDANITÉS

Thés de gala aux Ambassadeurs.

Défilés de couture.

Election de Miss Flandre Occidentale : 26 juillet.

BEAUX-ARTS

Exposition permanente de peintures et sculptures en la salle d'expositions et au Salonnet.

CONFÉRENCES

Le R. P. Sanson, le 24 juillet.

Pour le Centenaire de notre Indépendance

Histoire de la Belgique Contemporaine

Vient de paraître chez A. Dewit, 53, rue Royale, à Bruxelles, le tome II de l'histoire de la Belgique contemporaine.

TOME I (406 pages, deux cartes hors texte).

Formation du Royaume de Belgique, par le vicomte Ch. TERLINDEN, professeur à l'Université de Louvain.

La Belgique et les Puissances européennes, par A. DE RIDDER, directeur général au ministère des Affaires étrangères.

Histoire économique de la Belgique, par F. BAUDUIN, professeur à l'Université de Louvain.

Nos Institutions représentatives, par G. EECKHOUT, professeur à l'Université de Gand.

TOME II (800 pages, dix croquets).

Histoire politique interne, formation et évolution des partis, par Ch. TERLINDEN, professeur à l'Université de Louvain.

Histoire sociale, les faits, les idées, la législation, par M. DEFOURNY, professeur à l'Université de Louvain.

Les institutions militaires belges, par le major b. e.-m. baron VERHAEGEN.

Histoire de l'église catholique en Belgique, par le P. E. DE MOREAU, professeur d'histoire au Collège théologique de Louvain.

Le **TOME III**, à paraître prochainement exposera l'histoire de l'enseignement; le mouvement scientifique, littéraire, artistique, philosophique et historique; la création de notre empire colonial ainsi que l'œuvre de nos rois.

CAPSULERIES et LAMINOIRS de CHAUFFONTAINE

SOCIÉTÉ ANONYME

TÉLÉPH. : TROOZ 25

COMPTE CHÈQUES POSTAUX 28219 Adresse télégraphique :

COD. A. B. C. 5^e EDIT. CAPSULERIES CHAUFFONTAINE BELGIQUE

BANQUE GÉNÉRALE DE LIÈGE ET DE HUY À LIÈGE

OPASULES EN ÉTAIN pour surbouchage des bouteilles, flacons, etc.;

Tubes en étain, plomb étamé, plomb pour produits pharmaceutiques, pommades, colle, dissolution, etc.)

Plomb et étain laminés en feuilles minces pour emballage, thé, chocolat, fromage, etc.

60

F. LIMPENS & C^{IE}

INGÉNIEURS CIVILS

71, rue Bara, BRUXELLES

Téléphone : 236,15

24, Longue rue du Vanneau, ANVERS

Tél. 117,89

Chauffage Belge

B.L.

CHAUFFAGE

CENTRAL

617

autres œuvres. Faut-il dire qu'il a réussi?... Il y a, certes, plus d'un chapitre qui donne une impression un peu schématique et sommaire dans ce livre aux plans confondus, mais l'ensemble reste assez complexe et assez vivant, pour qu'on puisse dire que le dessin est accompli. Il y a surtout une sorte de mystère commun, d'authenticité humaine qui confère aux scènes fractionnées une profonde unité interne. Les personnages sont vivants au point qu'on attend leurs actes futurs pour juger leurs actes présents, et M. Mauriac a réussi — ce qui, pour nous, n'est pas de médiocre importance — une œuvre ouverte comme la vie, et pourtant cohérente comme elle. Il a le sens de ses personnages et ses personnages confèrent un sens à tout son livre : deux qualités qui ne sont pas souvent réunies!

Mais la différence essentielle qui met *Ce qui était perdu* à une place à part dans l'œuvre de M. Mauriac est d'ordre purement intérieur. Il a voulu rendre toute la vie — comme il l'a toujours toute traduite — mais ne point exclure, cette fois, les exaltations de la Grâce d'un monde où l'on n'éprouve que trop les affres de la tentation.

Après *Destins*, M. Mauriac avait dit dans *Dieu et Mammon* son désir « de purifier la source » — *Ce qui était perdu* est le premier roman où il ait pu mettre ce désir à exécution. Il faut avouer que si les personnages appartiennent encore à ce milieu d'abattus et de dépravés dont M. Mauriac excelle à décrire la misère sans Dieu, on ne trouve plus, dans cette dernière œuvre, de ces scènes merées aux confins de la volupté et de la Grâce, de la chair et du sacrifice, qui donnaient à ses autres livres un goût âpre et pesant aussi. On peut ajouter que la Grâce y retrouve ses droits. La figure d'Alain est vivante.

Sorte de Rimbaud, sans cet obscur et noir génie qui fit de Rimbaud un poète, Alain est un « cas » qui mérite de retenir notre attention. L'obscurité même, le mystère toujours continué dans lesquels M. Mauriac semble vouloir le maintenir est dû, aussi bien, à la vérité de la vie qu'à la difficulté qu'éprouve tout romancier à pénétrer dans les domaines de la Grâce. Certes, nous eussions préféré une analyse plus complète... mais faut-il donc croire certains bruits selon lesquels M. Mauriac, dans une œuvre qui achèverait la courbe de *Ce qui était perdu*, nous la donnerait quelque jour?... Quoiqu'il en soit, Alain est une vraie création. On le sent vivre, et aimer comme nous. Le mystère même où est maintenu sa vie profonde, ne fait qu'accroître sa vraisemblance... Si ce mystère est insondable, n'est-il pas néanmoins possible d'en découvrir quelques symptômes essentiels?... Un nom ici vient sous la plume qu'il faut se résoudre à rapprocher de celui d'Alain : c'est Chantal de Clergerie.

Ici on découvre nettement ce qui manque à M. Mauriac. Il n'a pas encore, dans les régions de la Grâce, cette admirable acuité de vue qu'il révèle quand il scrute douloureusement la misère de l'homme sans Dieu. Chez Chantal de Clergerie, c'est une âme qui se découvre; nous en voyons les secrets replis, les dialogues avec Dieu, les découragements fugaces, les soudaines surgies de Grâce... A peine une énigme plutôt devinée que sentie nous fait soupçonner la place vacante au cœur d'Alain et son aptitude à recevoir une vocation. Les personnages de Bernanos appartiennent à tous les milieux, de la vieille folle à l'académicien sans relief, de Chevance à Cénabre. Les personnages de M. Mauriac sont réductibles à deux ou trois types : il y a le noceur (Hervé, Marcel), la nietzschéenne (Irène), le catholique (Alain, M^{me} de Blinauges) — Chantal semble plus proche de nous parce que nous lisons mieux en elle que nous ne lisons en Alain... *La Joie* résout tout le problème de la présence du catholicisme au cœur d'une œuvre, *Ce qui était perdu* le pose et en esquisse la résolution... M. Bernanos parce qu'il possède la bonne clé, est sûr d'ouvrir toutes les portes, de pénétrer tous les climats... M. Mauriac qui cherche encore, peut encore subir des échecs...

Mais ne conviendrait-il pas lui-même de cette supériorité des livres de Georges Bernanos?... Ce serait, à notre point de vue, l'annonce qu'il pourra quelque jour réussir la même grande œuvre, aussi humaine et enracinée dans la vie profonde de l'Eglise.

JEAN MAXENCE.

La vie anglaise

Le protectionnisme

Il est tout à fait caractéristique de l'Angleterre contemporaine qu'un changement fondamental dans la politique britannique ayant été décrété par la puissance qui nous gouverne — les Banques — rien dans la presse, ni dans les conversations publiques n'ait donné une idée de l'importance de cette révolution.

Après avoir édifié l'extraordinaire prospérité de l'Angleterre victorienne et édouardienne sur le libre-échange le plus rigide et le plus orthodoxe, voilà que l'on nous commande de devenir protectionnistes. Mais qui donc semble se douter de ce que cela signifie?

Personne, évidemment, ne s'attendait à ce que Max Aitken ou Harmsworth sussent de quoi il s'agissait. Tout le monde savait bien que le troupeau des politiciens professionnels ignorait tout de la question. La seule définition qu'eussent pu vous donner les avocats du protectionnisme, c'est qu'il était une politique générale tendant à empêcher les produits étrangers d'entrer dans le pays afin que notre « bon argent » ne s'en aille pas à l'étranger.

Quant aux adversaires du protectionnisme, les libres-échangistes à la vieille mode, encore qu'ils ignorent ce qu'est le protectionnisme, du moins savent-ils ce qu'était le vieux dogme du libre-échange. Ce dogme, ils y adhèrent fermement, et après l'avoir admis comme un postulat, ils en déduisent aisément toutes les conséquences. M. Snowden est de ceux-là. Il est en mesure de vous faire une conférence très bonne et très claire sur la doctrine et l'application du libre-échange. Feu lord Balfour de même, qui y croyait tout aussi fermement.

Le libre-échange postule que la liberté commerciale procure le maximum de richesse à chaque partie — comme à l'ensemble — du territoire qui la pratique. Postulat erroné, mais qui, une fois accepté, oblige d'admettre que le libre-échange est la meilleure politique économique pour toute communauté, et qu'en l'adoptant, alors que d'autres nations n'en voulaient pas, la Grande-Bretagne agit sagement et les autres pas.

La vraie formule est que la liberté commerciale produit le maximum de richesse à l'ensemble du pays que la pratique *mais pas à chaque partie de ce pays*. Exemple : la liberté commerciale étendue à l'ensemble des Iles Britanniques enrichit les Iles Britanniques plus que n'importe quel système de restriction entre les diverses parties de ces îles, mais cette liberté commerciale n'enrichira pas nécessairement telle partie, par exemple les Highlands d'Ecosse, plus que ne le ferait un tarif douanier soigneusement établi protégeant ces Highlands.

L'argument en faveur du protectionnisme se tire de circonstances données qui ruinent un territoire particulier parce que ce territoire fait partie d'un ensemble livré à la liberté commerciale; alors, bien que la richesse totale de cet ensemble s'en trouverait diminuée, un tarif douanier protégeant le territoire particulier enrichirait celui-ci.

Voici les habitants de la province A qui vivent sur une terre qui les nourrit. La moitié sont des ouvriers mineurs. Si leurs mines sont très profondes alors que celles de la province voisine sont à fleur de sol, si d'autre part ces mineurs de la province A n'apprendront jamais à faire autre chose que leur métier de mineur et sont tellement attachés à leur terre natale qu'ils ne veulent pas la quitter, dans ce cas, la province A aura intérêt à empêcher l'entrée sur son territoire du charbon bon marché de la province voisine. Sans quoi, les habitants de A auraient à payer pour ce charbon bon marché en exportant des produits agricoles, leurs mineurs seraient sous-alimentés, et le montant total de charbon et de produits

agricoles qu'ils posséderaient à la longue serait inférieur à ce qu'ils avaient précédemment.

Mais cela postule que les gens préfèrent vivre chez eux plutôt que de s'en aller ailleurs, qu'ils ne puissent se mettre à une troisième industrie pour remplacer l'industrie minière et aussi que les mineurs soient incapables de faire autre chose que leur métier.

Un cas particulier de protectionnisme efficace est celui qui aide à développer une industrie nouvelle. Tant que le produit meilleur marché entre librement, vous ne pouvez faire « partir » de l'industrie nouvelle parce que les gens ne s'exposeront pas aux ennuis de la nouveauté sans un bénéfice espéré. Le sucre de betteraves illustre ce cas chez nous.

À côté des cas économiques auxquels s'applique le protectionnisme, il y a une série de cas où l'argument en sa faveur est d'ordre moral ou social. Exemple : vous estimez le travail minier un bien moral, produisant de bons citoyens alors que, mettons, la filature de coton est génératrice de grands maux moraux. Quand alors vos mines de A périlissent du fait de la concurrence du charbon meilleur marché de B, vous recourez au protectionnisme et maintenez l'activité des mines de A plutôt que de substituer des filatures de bon rendement à des mines de mauvais rendement. Vous acceptez que ce protectionnisme diminue l'ensemble de la richesse de la communauté, mais vous estimez qu'il la rend meilleure moralement et socialement.

* * *

Il n'y a pas, en ce moment, en Angleterre, de nouvelles grandes industries à lancer par le truc artificiel d'un tarif douanier. La soie artificielle fut protégée de la sorte et elle prospère toujours de cette manière, mais aux dépens de la communauté. Le pays est industrialisé jusque par-dessus la tête et est à même de fabriquer tout ce que l'on fabrique ailleurs. Mais aujourd'hui, il n'y a plus, chez nous, de fluidité de la main-d'œuvre. Un mineur ne deviendra pas autre chose qu'un mineur (j'ai vu l'expérience échouer sous mes yeux dans le Sussex) et, en général, les membres d'une profession organisée ne passeront pas immédiatement et rapidement à une autre profession. De plus, en Angleterre, actuellement, ce qui est appelé à tort *standard of living*, mais ce qui en réalité n'est que le *standard des salaires-or* (beaucoup d'étrangers avec des salaires-or par unité de production moins élevés, vivent bien mieux que nos ouvriers) est très élevé, et une forte organisation solidement établie défend de le baisser. C'est ainsi que telle construction coûtera bien plus en Sussex qu'en Normandie. Et bien que ces hauts salaires engendrent nécessairement des chômeurs, il ne sera pas question de les baisser mais bien plutôt de tenir ces chômeurs en vie par un petit secours fourni partiellement par ces ouvriers, partiellement par les patrons et partiellement par les impôts de tout le monde.

L'introduction du protectionnisme réduira immédiatement le nombre des chômeurs dans toute industrie qu'il affectera. Et si un protectionnisme assez généralisé devait être adopté, les chiffres du chômage tomberaient. Ce succès immédiat forme un des grands dangers de la politique nouvelle, car il tromperait les gens et inciterait à étendre le protectionnisme à des domaines où l'appauvrirait le pays sur une vaste échelle.

Parmi les industries qui auraient besoin de protection, celle qui serait le plus utilement protégée est sans contredit l'agriculture. Arguments moraux aussi bien qu'arguments économiques plaident tous en sa faveur. Un subside pour certains produits agricoles, en particulier pour le froment, serait préférable à un système protectionniste, mais une fois admis que le remède est dans le protectionnisme, rendons-nous bien compte de ce que signifie ce remède.

Il signifie que le pain renchérit d'environ 50 % au-dessus de son prix actuel. Le sot non-sens qui s'appelle « libre-échange impérial » est aussi incapable de réaliser cela que de changer des groseilles en raisins. Pour faire monter le prix du pain de moitié, il faudrait un tarif qui atteindrait le blé impérial tout autant que n'importe quel blé étranger.

Le moment intéressant dans la politique nouvelle arrivera quand les banques, après l'avoir inaugurée sous la bénédiction de New-York (sans la permission de cette dernière, ils ne peuvent rien entreprendre, n'étant que la succursale européenne du monopole bancaire international new-yorkais) il faudra bien tracer une ligne entre les cas particuliers auxquels le protectionnisme

convierait et ceux qui, soumis au protectionnisme, appauvriraient rapidement le pays.

Chaque industrie réclamera d'être protégée, et la décision tombera, non pas d'après les besoins de l'industrie ou l'avantage du pays, mais d'après le pot-de-vin que chaque industrie sera disposée à payer. Voilà pourquoi tant de gens prétendent que si nous adoptons le protectionnisme, notre vie publique verra surgir ce mal terrible dont elle est tout à fait indemne jusqu'à présent et qui s'appelle : corruption. Je ne suis pas d'accord. Ce qui est vrai, c'est qu'il est probable que la corruption devienne pire encore qu'elle n'est déjà. Cela semble impossible, mais il y a toujours des abîmes plus profonds...

Nous vivrons assez pour voir si ces profondeurs-là seront atteintes; et, en tout cas, nous avons la consolation de penser que nous allons au devant d'un avenir immédiat bien divertissant. Pour la première fois, l'étranger recourra aux pots-de-vin tout comme l'indigène. Pour la première fois, les Banques se sont déclarées ouvertement alors que, jusqu'à présent, toute leur force résidait dans le secret. Et pour la première fois, nous verrons la presse populaire contemporaine s'essayant à l'a, b, c, des problèmes économiques au milieu de meurtres, de pornographie et de sport. On s'amusera beaucoup. Même si nous nous appauvrissons, l'amusement pourrait bien valoir ça.

Le pain

Le point capital en matière de protectionnisme, c'est le prix du pain. Des faits très simples permettent de conclure que ceux qui appellent à grands cris une politique protectionniste n'ont guère réfléchi à ce qu'ils réclament.

Le pain est fait de farine de froment. Il coûte 9 pence. Il constitue la nourriture fondamentale du peuple anglais. Nous mangeons bien d'autres choses, beaucoup d'aliments chimiques en conserves, et qui pourraient bien être responsables de la grande fréquence du cancer en Angleterre; mais pour la masse du peuple, et en raison inverse du revenu, le pain reste la base de la subsistance.

Du froment que nous mangeons, environ les cinq-sixièmes viennent d'au delà des mers. De chaque demi-douzaine de pains achetés par la ménagère anglaise, plus de cinq pains viennent de l'étranger. De chaque shelling dépensé pour du pain, plus de dix pence sont payés pour du blé importé et seulement un peu moins de deux pence pour du blé indigène.

Considérons maintenant l'autre face du tableau. Les banquiers demandent de taxer le blé importé pour sauver et assurer le tribut, gravement compromis en ce moment, que doivent leur payer les fermiers dont ils contrôlent les terres.

Le froment est le pivot nécessaire autour duquel tourne l'agriculture anglaise. Théoriquement il pourrait en être autrement, mais pratiquement le fait est là. Si vous pouviez obtenir des cultivateurs anglais, et rapidement, le profond changement qui leur ferait produire les conditions artificielles créées dans certains petits pays, l'agriculture anglaise pourrait abandonner la culture du froment et dépendre de la laiterie, de l'élevage — important la liètière et les engrais artificiels et s'accommodant d'une autre rotation des cultures. Mais quiconque connaît la tradition agricole anglaise telle qu'elle est, et telle qu'elle restera sauf une révolution très hypothétique et très peu probable dans la mentalité et dans les habitudes du fermier, sait que, chez nous, toute l'agriculture est tributaire du froment. Si l'agriculture anglaise ne rapporte pas, c'est que le froment ne rend pas. Le froment est indispensable à la « rotation » des récoltes, il en faut pour la paille, et donc pour l'essentiel de votre engrais de ferme, il en faut pour couvrir de chaume vos réserves et il aide à nettoyer vos terres.

Et la question se pose : à quel prix de vente, cultiver le froment aux conditions anglaises actuelles est-il profitable? Je parle d'un profit réel, c'est-à-dire qui satisfasse tous ceux qui produisent le blé, le fermier comme l'ouvrier agricole; un profit tel qu'il fasse cultiver autant de blé que possible, régulièrement, chaque année, comme dans l'ancien temps.

La vraie réponse à cette question fondamentale est : 60 shillings par *quarter* ou 30 shillings au sac.

Je sais bien que ce chiffre semble extravagant, mais donnez-vous la peine de suivre mon argumentation.

Étant donnés nos us et coutumes, nos façons de vivre et de travailler en Angleterre, en moyenne, dans les campagnes anglaises, 50 shillings au *quarter* correspondent à moins que la valeur réelle du froment, mesuré en prix de revient au temps où l'agriculture

anglaise était encore une entreprise florissante avant la débâcle désastreuse d'il y a une quarantaine de malheureuses années. En ces temps-là, le « bon prix » normal était de 1 £ au sac (20 shillings). A ce prix-là il y avait, évidemment, pour les bonnes terres, un grand bénéfice, mais il restait même du profit pour les terres les plus mauvaises. En Amérique, d'où nous vint la première concurrence sérieuse qui brisa nos prix, le bon taux de rendement était un peu plus bas : 16 shillings au lieu de 1 £ ; ce qu'ils appelaient là-bas « *dollar wheat* » (le froment à un dollar), c'est-à-dire à environ 4 shillings par *bushel*, 16 shillings au sac, 32 shillings au *quarter*.

Je ne nie pas qu'au prix comparativement bas de 16 shillings, les fermiers eussent pu tenir, même sur les terres moins fertiles. Mais vous pouvez accepter le taux de 1 £ au sac comme donnant une marge certaine de profit suffisant pour faire du froment une bonne affaire permanente dans l'ancien temps. Et pour que l'agriculture anglaise put se maintenir — sous les anciennes conditions — 16 shillings au sac ou 32 shillings au *quarter* constituaient la limite en dessous de laquelle il ne fallait pas permettre au froment de descendre.

Je le répète, tout cela vaut pour l'Angleterre telle qu'elle est, le caractère et les habitudes anglais étant ce qu'ils sont.

* * *

De nos jours, après le grand changement survenu dans le pouvoir d'achat de la monnaie qui fait que 1 shilling ne vaut plus, pratiquement, que la moitié de ce qu'il valait auparavant, le froment se vend à 19 shillings au sac, et à terme il est coté en dessous de 17 shillings ; et cela tout juste avant la récolte quand, normalement, le blé est cher.

Donc, avec des salaires plus que doublés, avec le coût moyen de la vie presque doublé, avec les prix des vêtements beaucoup plus que doublés, la moyenne des prix pour la viande doublés, le coût des voyages presque doublé, les frais de construction plus que doublés, etc., le froment se vend à ce qui, auparavant, eût correspondu à 8 ou 9 shillings au sac. Ce prix est de loin le plus bas qu'ait jamais valu le froment en Angleterre et ne représente que la moitié d'un minimum normal.

La conclusion est claire : pour que l'agriculture rapporte, pour que l'agriculture anglaise connaisse à nouveau les beaux jours d'il y a une génération, pour rendre la vie aux campagnes anglaises, il faudrait doubler le prix du pain ou tout au moins — strict minimum — l'augmenter de moitié.

Comment réaliser cela par une quelconque espèce de « préférence impériale » ? Poser la question, c'est la résoudre pour tout esprit qui ne confond pas les mots avec les faits.

Il serait très facile de ne nous approvisionner qu'en froment provenant de l'empire britannique. Aujourd'hui déjà 40 % de nos importations de blé sont d'origine « impériale » et ce pourcentage pourrait très aisément et immédiatement être doublé.

Si nous étions entièrement ou grandement dépendants du froment étranger, nous pourrions frapper ce froment d'un droit d'entrée tellement élevé que le prix du pain monterait de 50 %. Que si vous laissez entrer librement le froment impérial, ou si vous l'imposez moins en vertu d'un système de préférence, comment obtenir que votre tarif fasse monter le pain au niveau nécessaire ?

Tout cela a la simplicité et l'évidence d'un théorème de géométrie. La réponse est claire : *impossible!*

HILAIRE BELLOC.

Réflexions sur la Centennale

La Peinture

Les expositions comme les œuvres ont leur vie, et qui varie suivant l'heure et le jour. Qu'on les aborde dans la fièvre légère de l'ouverture, ou qu'on y revienne au moment qu'elles commencent de sombrer dans ce demi-sommeil qui suit les discours et les inaugurations, l'impression change. Il arrive que l'enthousiasme du début trouve de nouvelles raisons pour s'exalter, qu'aux découvertes déjà faites s'en ajoutent de plus précieuses encore, que des beautés apparaissent qu'on n'avait point encore recensées.

Il arrive aussi qu'il fléchit.

Nous n'avions plus vu l'Exposition centennale depuis le jour de son ouverture. Nous l'avons revisitée ces jours d'ici. Sans doute, nous n'en avions pas gardé un souvenir éblouissant. L'art du XIX^e belge, notre art tout au moins, n'est pas de taille à se mesurer avec celui des âges précédents, et le premier conseil que l'on puisse donner à l'amateur, qui pénètre dans la Centennale, c'est de ne point le faire au sortir de l'exposition d'art ancien d'Anvers.

L'exposition cependant nous avait plu. Nous la rangeons encore, parmi les grandes manifestations artistiques, que notre pays a le secret de provoquer. Elle comprend des œuvres de premier plan, elle est montée avec beaucoup de soin et de goût ; si l'on y peut déceler quelques lacunes, on y rencontre peu de taches, ou même point, et l'on peut dire de chacun des artistes qui figurent au catalogue, qu'ils sont représentés à leur pleine valeur.

Exacte, autant qu'un résumé peut l'être, l'Exposition centennale est bien ce miroir, en lequel on peut surprendre l'image de ce que fut notre art au XIX^e siècle.

Il faut avouer que cette image nous déçoit et nous déçoit davantage, à mesure que ses traits se précisent.

Nous n'en avons pas ici à telle ou telle œuvre. Isolée, enlevée au cycle restreint où elle figure, introduite dans un cycle plus vaste, rattachée à l'ensemble des grandes œuvres dont notre art peut s'enorgueillir, il en est plus d'une que ce transfert et ce rapprochement ne feraient que grandir.

Nous en avons à la période considérée dans son entier.

Lorsqu'on a fini de parcourir la Centennale, qu'on a passé de salle en salle, noté sur son catalogue les œuvres *marquantes*, c'est-à-dire qui ont laissé une empreinte en nous, cette empreinte que laissent toujours les œuvres vraiment grandes, lorsque, lassé, mais non comblé, l'on fait le recensement de son butin, on est surpris de le voir si maigre, d'avoir ramené si peu de chose dans ses filets.

On se souvient bien d'avoir été prévenu une fois ou l'autre, obscurément, de s'être arrêté, ou plutôt d'avoir été arrêté, car c'est bien cela qu'il faut, devant tel ou tel tableau, et d'avoir subi devant lui, ce commencement d'emprise que peuvent seules exercer les grandes œuvres, mais on ne s'est senti nulle part vraiment saisi, subjugué, transporté dans un autre monde.

L'art belge au XIX^e siècle sent terriblement l'atelier, un bon, un excellent atelier, mais un atelier malgré tout.

Appelé à définir les caractères traditionnels de l'art dans notre pays, M. L. van Puyvelde estime qu'ils consistent principalement dans la sincérité de la vision et de l'expression et le sérieux du métier. Sans doute, ces qualités existent, et sans elles la rare perfection des chefs-d'œuvre de cet art n'aurait pas été atteinte, mais elles ne suffisent pas à expliquer le miracle des primitifs, le miracle breughelien ou boschien, le miracle de Rubens, Van Dyck, et Jordaens, le miracle « ensorien ».

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Tous ces peintres du XIX^e siècle, et nous disons du XIX^e siècle, parce que l'exposition s'arrête en fait au seuil du XX^e, et peintres parce qu'il s'agit ici, surtout de peinture, tous ces peintres donc, il n'en est guère ou pas, auquel ne puisse s'appliquer le critère proposé par M. van Puyvelde.

Du métier, ils en ont tous, un solide métier, un beau métier; sincères, ils le sont presque tous, trop sincères même, d'une sincérité d'appareil de prises de vues.

Ce, qui leur manque, c'est autre chose, c'est l'esprit, c'est la flamme, c'est le repliement de tout l'être sur lui-même, ou au contraire sa projection joyeuse et lyrique du dehors. Romantiques, réalistes ou impressionnistes ce n'est pas eux qui imposent leur loi à l'objet, c'est celui-ci qui les assujettit à la sienne.

Entre les deux pôles, entre les deux influences magnétiques qui se partagent le champ de l'oscillation du pendule, entre le mysticisme et le lyrisme, entre le goût forcené de la vie, et la préoccupation de l'au-delà, ils occupent exactement le juste milieu, aussi incapables de foi que de volupté.

Prenez-les les uns après les autres, et les meilleurs aussi bien que les médiocres. Analysez le plaisir que leurs œuvres vous procurent. Vous verrez vite, qu'il est presque toujours d'ordre uniquement visuel. Il ne faut pas médire du plaisir des yeux. Il est à la base même du plaisir esthétique, il lui est essentiel, et sans lui, ce plaisir n'en serait pas. Mais s'il est inhérent au plaisir esthétique, si même on peut admettre qu'il se suffise, il n'est tout de même pas tout le plaisir esthétique.

Qu'on analyse l'impression que nous fait un tableau, et par impression, il faut bien entendre les réactions de notre être entier, aussi bien celles de notre esprit et notre cœur que celles de nos sens, qu'on analyse cette impression, et l'on voit, sans peine, qu'elle atteint tantôt l'un, tantôt l'autre, tantôt l'ensemble de ces appareils récepteurs.

Sans doute, il est rare, pour ne pas dire impossible, que l'impression soit rigoureusement limitée. Les ondes courtes se mêlent ici toujours plus ou moins aux ondes longues.

Il n'en reste pas moins que devant l'œuvre d'art, et les réactions qu'elles éveillent en nous, on peut en toute honnêteté établir des distinctions, séparer le plaisir visuel du plaisir intellectuel ou de ce que nous appellerons le plaisir poétique, pour ne parler que des principaux, car il en est encore d'autres que nous pourrions isoler.

Prenez De Braekeleer. Il est certain par exemple, qu'entre ces deux tableaux, ici présents, *La Cathédrale d'Anvers*, et *Le Repos*, ou ces deux autres *Les Accessoires d'atelier* ou *La Salle de l'École de Teirlinck*, toutes toiles supérieurement peintes et agréables à l'œil, il s'établit une hiérarchie, et que les uns atteignent, plus loin que les autres et des régions de la sensibilité, différentes.

De même chez Pantazis, un de nos coloristes les plus raffinés, il est difficile devant une œuvre aussi exquise que ses *Pêches*, d'éprouver un autre plaisir, qu'un plaisir purement visuel, ce plaisir ici se suffisant d'ailleurs à lui-même, et nous laissant comblés.

Au fond, lorsqu'on parle de la beauté d'une œuvre et du plaisir qu'elle fait naître en nous, il faudrait toujours distinguer. Cela éviterait bien des malentendus.

Quand donc nous disons de l'art belge au XIX^e siècle, qu'il manque d'esprit et de flamme, nous voulons dire simplement que devant la plupart des œuvres qu'il a produites, nous nous trouvons séduits mais pas émus. Bien faites, bien peintes, ce sont d'excellents morceaux de peinture, ce ne sont pas de grandes œuvres.

On est en droit ici de se demander, ce qu'est, à proprement parler,

un chef-d'œuvre. Question délicate, puisqu'un chef-d'œuvre ne s'explique pas, ne se démontre pas.

Un chef-d'œuvre s'impose, un chef-d'œuvre est de droit divin.

Tout au plus pourrait-on aventurer qu'un chef-d'œuvre est l'œuvre non seulement d'un artiste supérieur quant aux dons, mais de cet artiste en état de transe. La transe est un phénomène, parfaitement reconnu, mais insuffisamment défini. Sur les sources même de l'inspiration, sa naissance, sa mise en branle et son fonctionnement, sur son intensité plus ou moins grande, il reste bien des choses à découvrir; nous ne nous flattons pas de le faire ici. M. Luc Benoist a publié, récemment, à ce sujet, dans la *Revue universelle*, sous le titre de « La Cuisine des Anzès », quelques pages d'une grande pénétration. Nous en recommandons la lecture à ceux que cette question intéresse.

Quoiqu'il en soit, il apparaît que si transe il y a, et il y a transe à l'origine de toute œuvre d'art, celle qui présida aux transports de l'âme, du cœur, du cerveau ou simplement des sens de nos peintres et sculpteurs du siècle dernier, était à pulsations relativement rares et lentes. Le courant qui passe durant toute cette période est généralement un courant à basse tension. Il arrive qu'un *transformateur*, un de ces artistes à tempérament de feu, comme le XIX^e siècle en a connu quelques-uns chez nous malgré tout, un Hippolyte Boulanger par exemple, un Henri De Braekeleer, apporte au courant une tension plus haute, mais c'est rare. Il naît alors quelques œuvres dont le dynamisme nous surprend agréablement et fait contraste avec la quiétude bornée et l'immobilité de la plupart.

Un beau métier, mais pas d'âme, voilà nos peintres. Des couleurs savamment, plaisamment assorties, juxtaposées, divisées, mais un lyrisme de surface et assez court; le sens des valeurs, une compréhension subtile de l'atmosphère, mais peu de résonnance.

Au fond, une peinture bourgeoise. Aucune forte personnalité, pas un Delacroix, pas un Manet, pas un Rodin. Les grands noms de la peinture et de la sculpture au XIX^e siècle, nous ne les trouvons pas chez nous, à l'exception d'un seul, qui appartient d'ailleurs également au siècle actuel, et qui est notre plus grand peintre vivant, nous voulons dire Ensor. Ensor qu'on ne peut juger ici car il n'y est pas à sa place, un étranger parmi des étrangers.

On a beaucoup reproché aux organisateurs de la Centennale de n'avoir point fait une place plus grande, à l'art belge des vingt ou trente dernières années. On a dit, et c'est exact, que cette exposition ne correspondait pas à son titre et qu'il eût fallu dire, non pas un siècle, mais trois quarts de siècle d'art.

Ces reproches, fondés en droit, ne le sont pas en fait. Cette Exposition de la Centennale, bien ou mal nommée, il n'importe, résume une période, une période caractéristique.

Si l'on en excepte l'œuvre de quelques artistes vivants auxquels ce que nous venons de dire ici, ne s'applique pas, si l'on en excepte et Georges Minne, et James Ensor, qu'on a voulu faire figurer ici, si l'on en excepte aussi Rik Wouters, elle est bien représentative.

Elle consacre un art qui, à quelques exceptions près, fut surtout un art d'atelier, un art où les discussions et les manifestes de clubs et de clans, prenaient aux artistes plus de temps et de forces qu'il convenait.

Les historiens de l'art belge au XIX^e siècle, font une grande place dans leurs classifications et analyses aux groupes et aux sous-groupes.

Nous n'examinerons pas ici s'ils ont tort ou raison, et si l'importance qu'ils accordent à ces écoles et au rôle qu'elles ont joué, est justifié ou non.

Ce ne sont pas toujours les influences étiquetées et repérées qui ont agi le plus puissamment.

Une remarque en tout cas qu'il est loisible de faire, c'est qu'aucune de ces écoles, aucun de ces groupes ou sous-groupes n'a eu de véritables chefs. L'amitié, une communauté de goûts et d'aspirations les créèrent. Mais ils ne furent jamais un véritable centre d'enseignement.

Depuis que l'art discourt sur la place publique et polémique dans les journaux, il n'y a plus d'écoles ou vrai sens du mot. Il y a des chapelles et des confréries, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

L'art a-t-il souffert ou gagné à cet état de choses? Il serait difficile d'en trancher. A interroger certaines carrières d'artistes, et non des moindres, il semble que ces fluctuations et engouements successifs et de trop courte durée, aient été plus nuisibles que propices.

La défaillance relative de l'art belge au XIX^e siècle, pourrait avoir d'autres causes que l'absence de fortes personnalités. Sans doute, l'école ne provoque pas à elle seule le génie, mais elle peut aider à son éclosion, nous disons l'école, au sens ancien du mot, et non certes l'académie.

Mais ceci risque de nous entraîner hors des limites de notre sujet.

Il nous reste, en effet, à déterminer, à l'occasion de cette exposition, ce qui dans cette production immense, car on n'a jamais tant peint qu'au XIX^e siècle, si ce n'est au siècle présent, semble devoir survivre et résister à cette désaffection qui surprend tôt ou tard, les œuvres.

On a dit de la présente exposition qu'elle constituait une révision des valeurs. Voyons donc les dieux qui sont tombés, ceux dont la statue ne fait que branler, ceux au contraire, qu'un regain de culte, vient de raffermir sur leur socle.

Des dieux tombés, il n'en est guère, à moins qu'ils ne le soient depuis longtemps. Les Gallait, les Wappers, les de Keyser, les Wiertz, pour ne citer qu'eux, n'existent plus depuis beau temps, et ce n'est point ici qu'on les verra renaître.

Des dieux qui tombent, ou tout au moins que la chute menace, il en est plus. Alfred Stevens tient toujours, mais son frère Joseph nous paraît menacé. Le souvenir de ses bienfaits garde encore à Portaels, certaine auréole, mais ce qu'on nous montre de lui, apparaît bien quelconque. Louis Dubois, s'il n'y avait ses *Cigognes*, — ce sujet décidément l'a toujours inspiré, — ferait assez piètre figure, tout comme Agneessens, Coosemans et Baron.

Entre Heymans et Isidore Verheyden, le sort semble devoir se prononcer en faveur du premier. Verheyden est décidément bien mou, invertébré, tout comme l'est Claus, qui le premier des impressionnistes, mord la poussière.

Théo Van Rysselberghe, qu'une exposition récente avait desservi, semble avec la *Tricoteuse*, et certains *Portraits*, devoir résister. C'est tant mieux, car l'artiste est bien sympathique. De Lemmen, ce n'est rien moins que sûr; tout comme de Jefferys. Quant à Laermans, en dépit des efforts de son historiographe Paul Colin, en général mieux inspiré, son étoile semble près de pâlir. Un Charles Groux qui est de la même lignée, a sensiblement moins vieilli. Il est vrai que Laermans n'est pas ici représenté, comme il pourrait l'être. Quant à Frédéric et Levêque. Mais à quoi bon allonger encore ce nécrologe? Il est plus agréable de s'en tenir à ce qui se maintient ou à ce qui monte.

Un des grands triomphateurs de l'Exposition, bien que son triomphe soit discret, c'est Pantazis, le délicieux Pantazis. Quelle fraîcheur dans la vision, quelle délicatesse dans la touche, quelle faculté de renouvellement! Les toiles de Pantazis — on les voudrait plus nombreuses — sont un enchantement.

Celles d'Eugène Smits, sont demeurées, elles aussi, pleines de fraîcheur et de poésie. Si Smits n'avait pas autant de tempérament, que tel de ses contemporains, il avait en revanche le goût, ce goût affiné de l'amateur. C'est un peintre que la culture générale

et le raffinement des mœurs, ont préservé heureusement de écarts du naturalisme. Son *Eté* est une églogue toute virgilienne, et ses *Portraits de Femme*, ont une tendre douceur, qui fait contraste avec les maniérismes, et les afféteries des portraitistes à la mode. Smits est le Ricard de la peinture belge. Il aurait pu être aussi, et en mieux, son Puvis de Chavannes.

Sa *Marché des Saisons*, qu'on peut voir au Musée de Bruxelles, qui est un chef-d'œuvre et un digne pendant de certains *décors* rubéniens, fait regretter que ce peintre de race, n'a pas trouvé ou cherché l'occasion d'enrichir notre art de quelques-unes de ces grandes compositions harmonieuses et apaisées, qui lui manquent.

Un destin mieux rempli, et dont la courbe s'achève dans un épanouissement de tout l'être, est celui du grand Leys. Leys le Sage, Leys l'homme sûr de lui-même et de son métier, a répondu jusqu'au bout à l'appel de la grâce. Son œuvre est sans doute aucun, un des sommets de la peinture belge au XIX^e siècle, et l'on peut la placer, sans qu'elle fléchisse en regard des plus illustres de ses devancières. Le métier de Leys, sa science, la façon magistrale dont il distribue l'éclairage, son art de la composition ne le cèdent à aucune autre.

Il ne lui a manqué vraiment que cette inquiétude de l'âme, qui donne à certaines œuvres de son neveu, le pauvre et grand de Braekeleer, une si particulière résonance.

Merveilles de couleur et de technique, les œuvres de Leys forcent l'admiration, mais elles nous laissent trop à nous-mêmes.

Moins savant, moins maître de ses moyens, mais plus humain. De Braekeleer s'insinue plus avant en nous. Dans des œuvres comme *L'Homme à la Chaise*, *La Cathédrale d'Anvers*, *La Fête de la Grand'Mère*, d'autres encore que nous avons déjà cités, une poésie subtile circule, une invitation au voyage surgit.

La lumière ici est une magicienne. Elle ne se contente plus de nous mettre en communication avec ce qui est, avec la richesse des choses, leur douce vie, elle nous entraîne plus loin dans l'invisible, dans l'impalpable, dans tout ce qu'il y a au delà des apparences.

De Braekeleer n'a eu de cesse qu'il n'ait forcé la porte, que Leys, trop sage peut-être, avait refermée après l'avoir entrebâillée un jour. On peut percevoir dans les *Apprêts du Festin*, cette œuvre mystérieuse, et presque unique parmi toutes celles de Leys, cet appel auquel De Braekeleer, lui, devait se rendre bientôt tout entier.

Cet appel, d'autres encore que De Braekeleer s'y montreront sensible. Nous verrons un Mellery, un Fernand Khnopff tendre l'oreille avec la même anxiété pour le surprendre dans le silence des chambres closes. Mais c'est Ensor, après lui, qui saura le mieux le percevoir, l'Ensor de la *Dame en noir*, du *Salon bourgeois*, et de tant d'autres *Intérieurs*.

Il y a au fond deux sortes de peintres, ceux qui se tiennent résolument à la surface des choses et s'en contentent, et ceux tout aussi attentifs à cet univers visible, mais qui entreprennent de le percer, et de faire transparaître à travers lui sa doublure.

Qu'on les appelle mystiques, idéalistes ou spiritualistes, il n'importe. Ces peintres sont, et dans notre art, nous en avons toujours compté. Au XV^e siècle, ils ont nom Van Eyck, Van der Weyden et Memling; au XVI^e, Hieronymus Bosch; au XIX^e, après une longue éclipse, ils réapparaissent plus nombreux à mesure que celui-ci ira vers sa fin.

Si dans l'actuelle Exposition, ils ne figurent qu'en petit nombre, c'est que celle-ci, comme nous l'avons dit, n'a tenu compte que des morts et de quelques vivants.

Faut-il les préférer aux premiers, les placer au-dessus des peintres naturalistes? Question oiseuse, car le talent seul départage les artistes et pour le reste, chacun va où l'appellent ses affinités.

Il reste que la peinture belge au XIX^e siècle, et plus particuliè-

rement celle qui se confine à la reproduction des apparences, n'a point connu l'élan des grandes époques, pas plus que leur profondeur.

On ne peut dire d'elle cependant qu'elle marque un déclin, puisqu'elle est à tout prendre, après la carence du XVIII^e siècle, une renaissance. Mais cette renaissance n'a pas donné les fruits qu'on en pouvait attendre. Il n'y a vraiment que très peu de noms parmi ceux-ci qui puissent prendre place, au palmarès de l'histoire de l'art, à côté des noms déjà consacrés.

Si la peinture ne les a pas donnés, est-ce à dire que nous les trouverons en sculpture ? C'est ce que nous examinerons dans notre prochain article.

MARCEL SCHMITZ.

Le secret de Léon Bloy⁽¹⁾

II. — L'aveu à la fiancée

Pour éclairer nos recherches, comment ne songe-t-on pas à consulter les *Lettres à sa fiancée*, par qui nous sommes, justement, mis sur cette piste du secret ?

Ayant commencé à parler, peut-être notre amoureux a-t-il poussé plus avant ? Comment, même, quand on y pense, n'y aurait-il pas été amené ? Il parle à une femme. Ce qu'il dit nous intrigue, et cela n'aurait pas intrigué une fille d'Eve ? Celle-là, d'ailleurs, amoureuse, fiancée, sœur et compagne spirituelle, invitée positivement à tout connaître du passé et de l'âme de son confident, plus que personne se sentait l'envie et se croyait le droit de percer cette énigme. Avec discrétion et timidité, telles étaient ses qualités, mais avec le soin, l'adresse, la pénétration et l'insistance nécessaires, soyons-en sûrs, elle a cherché.

Pour trouver bientôt, l'ingénu qu'était Bloy ne demandant qu'à se livrer.

Les deux amoureux se voyaient encore plus qu'ils ne s'écrivaient. Les conversations qu'ils ont pu avoir à ce sujet risquent fort de s'être envolées. Pas tout à fait pourtant. Les familiers de Léon Bloy savent que, s'il parlait peu, il se rattrapait la plume à la main. Les choses qu'il se sentait pressé de dire, il ne les insinuaient guère que par quelques mots noyés de silence et soulignés de regards. Rendu à lui-même, à son bureau, plus rien ne le paralysait. La feuille de papier s'offrait pour accueillir les périodes et les images longtemps contenues. Aussi a-t-il plus écrit que parlé, au point même de n'avoir guère dit que ce qu'il a écrit.

Heureuse infirmité qui nous a valu de devenir les confidents de ses plus secrètes émotions.

C'est ce qui a dû se présenter pour le secret.

Tout de suite, la sympathie a été réciproque et vive entre le solitaire rencontré par hasard chez Coppée et la jeune étrangère venue de Danemark visiter l'Exposition de Paris. L'amitié a progressé si rapidement qu'au bout de quinze jours, elle ne se distinguait de l'amour que par un respect immense. Aussi, le 8 septembre (la première conversation est du 28 août), Bloy sent le besoin d'écartier une inquiétude dont son amie commence à être tourmentée.

Que va-t-on dire, dans son milieu cartonné et prude, de ces relations avec un homme singulier, mal connu et méconnu ? Que va-t-elle surtout devenir, elle, déjà trop éprise pour se retirer sans désespoir, alors que, éducation, situation, patrie, religion, tout s'oppose à ce qu'ils s'unissent ?

Bloy la rassure comme il peut, c'est-à-dire avec des raisons qui ne valent rien, mais sur un ton capable de dissiper les faibles résistances d'une amoureuxse convaincue d'avance.

Dans son argumentation, recueillons ceci :

« ... Cette situation extraordinaire n'est pas notre ouvrage... le plus sage sera de l'accepter avec la candeur et la docilité des petits enfants, en nous persuadant humblement que nous sommes conduits... »

(1) Voir *Revue catholique* du 1^{er} août.

« On se trompe... aussitôt qu'on s'efforce de pénétrer par la conjecture... les desseins mystérieux de la Providence. La destinée de chacun de nous... aussi bien que la destinée des nations, est le plus grand secret de Dieu, de Dieu seul, et que faudrait-il penser d'un secret divin que nos petits calculs seraient capables de présenter ? »

Ce qui est sûr, c'est qu'aussitôt il continue :

« Il y a dans l'Évangile selon saint Marc, chapitre XIII, V-32, une parole de notre Sauveur, tellement inouïe qu'elle est à faire mourir d'étonnement. Il s'agit de la venue du Fils de l'Homme dans sa puissance et dans sa gloire, c'est-à-dire du triomphe terrestre de Jésus par la venue du Paraclet : « Du jour et de l'heure, personne ne sait rien, dit alors le Seigneur, ni les anges dans le ciel, ni le Fils lui-même, il n'y a que le Père qui le sait ».

« Quel secret ! Le Père n'a même pas voulu de son Fils bien-aimé pour confident. C'est vraiment là le secret terrible de la Gloire du Juste (Joseph) dont il est parlé dans Isaïe (XXIV, 16) et qui fait crier : Malheur, à ce grand prophète. »

Dans sa manière de rapporter la parole de Jésus, Bloy se permet ici un certain nombre de libertés. Elles sont délibérées puisqu'il ne cite pas de mémoire, prenant la peine de fournir jusqu'à la référence, et non pas seulement le chapitre, mais le verset. Marc, en vérité, ne parle pas de l'avènement du Paraclet ; quant à la venue du « Fils de l'Homme dans sa Gloire » il n'insinue d'aucune façon qu'elle soit le triomphe terrestre de Jésus dans le sens très particulier où l'entend Bloy : celui qui inaugure une période où de nouvelles générations continueront de naître. Ayant prêté cette signification très tendancieuse au texte évangélique, notre commentateur insiste sur ce qu'a de secret la date de cette venue, et il en fait un secret étonnant, « le secret du Juste ». « Le Secret », si je puis dire. Voilà ce qui est à retenir.

Achevons d'observer qu'avoir ainsi, — à propos de lui et de son amie, ne l'oublions pas — tout naturellement parlé du règne du Saint-Esprit, il continue : « ... Comment pourrions-nous savoir ce que Dieu veut faire de nous, puisque nous ne pouvons même pas savoir ce que nous sommes et qui nous sommes ?... Nous sommes... forcés de croire que la rencontre voulue de Dieu de nos deux cœurs tout pleins de Lui est un événement très considérable dont les conséquences peuvent être infinies. Nous avons, n'en doutez pas, une place tout à fait importante dans le plan divin et ce qui nous reste à faire, en vérité, c'est de consentir amoureusement à devenir des instruments de la Volonté infallible ».

Je sais bien qu'une phrase que j'ai sautée pour ne pas être trop long et ne pas transcrire toute la lettre, dit que « les âmes pour qui la seconde Personne a voulu mourir, ont une importance plus énorme que tous les astres des cieux », et qu'on peut, au premier abord, interpréter d'après ce principe général, vrai de tout homme, ce qui est dit ensuite : « Nous avons, n'en doutez pas, une place tout à fait importante dans le plan divin », mais c'est là, croyons-le, une interprétation inadéquate. Léon Bloy est persuadé que si tous les astres des cieux ne sauraient faire équilibre à une seule âme créée à la ressemblance de la Trinité sainte, peu d'âmes, à leur tour, feraient équilibre à la sienne et à celle de la femme que le Seigneur lui a mystérieusement préparée. C'est que nul ne sait « ce qu'il est ni qui il est » (1), Bloy a souvent répété, sinon expliqué, que « nul ne sait qui il est », et il est fort singulier que, chaque fois, ou presque, ce soit avec, à l'horizon, le règne du Saint-Esprit. Cela seul nous inclinerait à penser que le : « Nous avons, n'en doutez pas, une place tout à fait importante dans le plan divin », s'entend des âmes entre lesquelles Bloy et son amie sont destinés à jouer un rôle sans second.

Le dimanche 15 septembre 1889 nous apprend ceci :

« J'ai donc enfin la certitude d'aimer et d'être aimé véritablement ! quelle joie immense !... »

« C'est l'histoire de la guérison d'un paralytique. Considérer qu'apparavant je me paraissais à moi-même un cadavre. Songez que depuis dix ans bientôt je roule dans des abîmes de douleur, de tristesse infinie, de ténèbres et de tentations mortelles, après avoir été inondé des plus étonnantes grâces et des plus insignes promesses qui puissent tomber sur un mortel... »

« Je pourrai travailler, penser, prier, avec une force nouvelle, avec une patience résignée qui me permettra d'attendre sans trouble l'accomplissement quel qu'il soit, des desseins de la Providence. »

(1) Les mots soulignés dans les citations le sont par Bloy, qui montre par là à quel point ils sont importants dans son esprit.

« Je vous le dis « en vérité », il faut absolument que notre demande (de mariage) nous soit accordée, car je sens au plus profond de mon âme et de mon esprit que j'ai besoin de vous pour accomplir de grandes choses... »

Dans un passé qui remonte environ à dix ans, Bloy a été « submergé des plus étonnantes grâces et des plus insignes promesses qui puissent tomber sur un mortel ». Cela fut suivi de « tristesses infinies, de tentations mortelles ».

Cette période de lumière et de grâces s'entend visiblement d'un état surnaturel.

Une période de douleurs inouïes a suivi. Ciel d'airain, ciel fermé, ciel sourd. Bloy découragé, ne priant plus, s'est vautré dans le péché, crevant de révolte autant que de faim. Grâce à l'amour, voici que Dieu reconquiert ce cœur barré et crénelé. Aussitôt, le prodige laisse entendre ceci : « J'ai besoin de vous pour accomplir de grandes choses ».

Pense-t-il à de beaux livres, « qu'il se sent si visiblement appelé à faire » ? Ce ne peut être la vérité complète. Rappelons-nous la précédente lettre : « Nous avons, n'en doutez pas, une place importante dans le plan divin ». D'ailleurs, Bloy a trop souvent dit qu'il n'était pas écrivain, qu'il ne l'était que par surcroît et que, s'il écrit, ce n'est que pour dire une certaine chose, rendre témoignage d'une Vérité; non pas la vérité historique, politique ou religieuse, mais d'une certaine vérité qu'il paraît seul à connaître; une vérité que Dieu lui a donné, comme à Jonas, mission de révéler. Et c'est par là qu'il faut chercher « les grandes choses à accomplir ».

Nous arrivons à la lettre 5, du 24 septembre, celle d'où nous sommes partis. Relisons-la, parce que ceux-là même qu'elle a intrigués paraissent l'avoir lue en distracts. Et d'abord lisons-la en entier.

« Je suis sans ressources, je ne gagné absolument rien... Ah! les heureux de ce monde qui sont assurés de leur pain de chaque jour... et qui ne voulant pas connaître Jésus, n'ont jamais eu, même un seul instant, l'idée, de souffrir pour leurs frères... sont en bonne posture... pour me juger et me reprocher de n'avoir pas ce que le monde appelle de la dignité! Que serait-ce donc s'ils savaient qu'il y a plus de dix ans que cela dure, cette épouvantable existence et que ne possédant rien, ne gardant jamais rien pour moi de ce qui m'était envoyé par Dieu, j'ai toujours mis mon âme et mon corps au service des pauvres gens, jusqu'à mendier pour eux... »

Toujours cette date fatidique de dix ans. Supposons que dans une confiance, un épanchement peut-être imprévu et qui n'est pas une déposition historique ou juridique, Bloy parle approximativement, cela nous reporte aux environs de 1870.

Comme dans la lettre précédente « dix ans de douleurs », mais on nous dit, cette fois, que ce sont dix ans de pauvreté; incertitude du pain quotidien, absence complète de ressources. Le 15 septembre, il s'agissait de ténèbres, de tentations mortelles, en opposition à une série de grâces étonnantes. Ici, la misère matérielle sous-tend une vie spirituelle intense : misère souffrante pour ses frères, privations qu'on songe à aggraver encore pour aider les autres, par amour de Jésus.

Juqu'ici, la lumière n'abonde pas. Mais ne nous décourageons point. Passons quelques alinéas et nous trouvons :

« Depuis un très grand nombre d'années, depuis que je suis né, je n'ai jamais eu que des tourments. Depuis dix ans surtout, considère que j'ai presque constamment enduré la faim, le froid, la chaleur, l'immense fatigue, l'immense tristesse, la noire solitude et que je me suis à moi-même infligé ces choses, parce que j'avais pitié des autres, comme j'implore aujourd'hui la pitié pour mon propre compte... »

Décidément, Bloy tient à ce chiffre de dix ans. Il s'est passé en 1870 quelque chose. Bien qu'il ait toujours souffert, il s'est alors infligé une recrudescence, un mode nouveau de souffrance dans une vue charitable et toute mystique. Nous verrons plus tard si cela nous éclaire.

Voici enfin le passage litigieux :

« Il y a deux choses dont je suis bien sûr, la première c'est que j'ai reçu le don de l'« intelligence » des réalités profondes et la deuxième, c'est qu'il me fut imposé, par surcroît, d'être le dépositaire et le confident d'un secret inouï que je ne puis communiquer à personne, fardeau écrasant, épouvantable, qui m'a souvent jeté par terre ivre de douleur et suant la mort. Jeanne bien-aimée, comment voudrais-tu qu'un homme aussi anormal trouvât sa

place parmi les autres hommes et ne leur parût pas un monstre d'orgueil, quoiqu'il pût faire et quoiqu'il pût dire ? En 1882, après avoir été frappé de ce coup de tonnerre qui fit l'immense malheur de ma vie, me voyant tout à coup plongé dans les ténèbres, après avoir nagé dans la lumière, affolé de désespoir je devins positivement semblable à un fauve. Mes anciens amis se souvenaient de l'horrible désolation que je promenais partout et de l'excessive amertume qui sortait de moi toutes les fois que je ne parlais pas à un pauvre. Et lorsque, dans l'espoir de gagner ma vie, j'abordai le journalisme, lorsque je me vis forcé de regarder en face l'abomination de ce monde, après avoir été saturé des splendeurs de Dieu, mes écrits pouvaient-ils être autre chose — ma nature aidant — que ce qu'ils furent en réalité : un vomissement et un anathème ? Aujourd'hui, je me suis calmé, mon cœur s'est amolli, attendri, je ne suis plus le même. Cependant, il m'est impossible de me repentir de ces violences qui me furent imposées (relis la page 180 du *Désespéré*). »

Ce passage ne donne-t-il pas, après ce que nous avons déjà lu, quelques lumières ?

1^o Bloy met sur la même ligne deux choses dont il est « bien sûr », c'est qu'il a « reçu le don de l'intelligence » des réalités profondes « et la confiance du secret inouï ».

Pour qu'il les ait rapprochées, mises sur le même plan, c'est qu'elles sont du même ordre. Il a souligné dans la première proposition le mot « intelligence ». Comme il nous dira plus tard que l'intelligence n'est pas son domaine, mais le cœur, s'il souligne ici le mot, c'est qu'il lui donne un sens spécial, précis, théologique, celui de « don du Saint-Esprit ». Et ce don d'intelligence, c'est pour Bloy, d'après ce que l'on constatera dans toute son œuvre, la capacité de pressentir les choses divines. Mais s'il est vrai qu'il avait le sens du mystère puisqu'il était constamment occupé, étreint de Dieu, il est vrai également qu'il entendait par là aussi sa façon si personnelle d'interpréter l'Écriture et son symbolisme de l'Histoire, et les résultats surprenants, les conclusions doctrinales auxquels il était parvenu.

C'est à cette faculté de percevoir, de pénétrer tout au moins le mystère divin, que le secret s'apparente.

Continuons à regarder de près : Léon Bloy confidant d'un secret, cela ne peut avoir qu'un sens : un autre le lui a passé. Si Dieu lui avait parlé, il dirait : « J'ai reçu l'annonce, j'ai reçu l'assurance. » En disant : « Il me fut imposé d'être le dépositaire et le confident », il marque bien l'existence d'un intermédiaire.

Reste à le découvrir. Les relations de Bloy ne sont pas nombreuses. Celui qui lui a fait la confiance ne peut être aucun des deux amis qu'il a signalés plus haut. L'un, le dédicataire du *Désespéré*, Louis Montchal, est un brave homme dévoué, mais sans portée et, de plus, incroyant; l'autre, Georges Landry, un comparse insignifiant que sa faiblesse d'esprit fait mépriser. De ces deux-là, rien n'est venu; car si ce que Bloy a reçu est terrible, c'est aussi quelque chose de très haut puisque le destinataire, sans en tirer d'orgueil, en est cependant transformé, sorti de l'ombre et poussé si avant, qu'il doit faire l'effet d'un fou ou d'un orgueilleux.

Cette confiance fait à qui l'a reçue une destinée particulière, c'est donc qu'elle le concerne. Et comme il est vrai que Bloy a vécu comme personne, qu'il a été un solidaire, un original, nous tenons à quelque chose qui a commandé toutes ses pensées, toute son activité.

Remarquons aussi que la « seconde chose » aggrave la première : Il me fut imposé « par surcroît ».

Si l'une est le don surnaturel de comprendre les choses divines, la seconde doit être du même ordre (il ne saurait y avoir rien de plus haut que le divin) mais plus intense, plus complète. Mais au delà de l'intelligence des réalités profondes qui, accordée par le Ciel, laisse l'homme principal auteur de ses pensées, on ne trouve que la révélation et la vocation divine, où tout vient du ciel.

Avec son don d'intelligence, Bloy était capable d'apprécier une révélation, un appel céleste; il était mûr pour les discerner et les accueillir et, justement (faisons cette hypothèse), il en a reçu une qui se trouvait couronner, parapher de feu ce que « le don » l'avait déjà amené à prévoir et à deviner.

Allons jusqu'au bout : cette révélation est grosse d'épouvante; rappelons-nous le « ivre de douleur et suant la mort ». Il faut qu'elle concerne quelque catastrophe effroyable, mais aussi inévitable car, autrement, il suffirait de la dénoncer pour la prévenir.

Il faut enfin que ce secret mette en branle quelque chose de tout à fait disproportionné avec la situation, avec les apparences

de Bloy, pour que l'on réponde : folie et orgueil monstrueux, quand il osera articuler son espérance ou sa crainte tant le rôle qu'il s'attribue diffère de ce que tout le monde le croit être.

Ce qui nous le confirme, c'est ce mot que nous n'avons pas encore souligné : « Secret que je ne puis communiquer à personne ». Il a bien été communiqué à Bloy ? Pourquoi ne le serait-il pas à d'autres ? On n'a pas interdit à Bloy de parler, il n'a pas promis de se taire. Mais son secret est tellement extraordinaire par son origine et sa signification, il est si difficile à légitimer auprès de ceux qui n'ont pas « le don d'intelligence », qu'il fait lever les épaules et ricaner ceux à qui on s'en ouvre. Et cela encore confirme notre hypothèse.

Je n'ai encore rien dit de la phrase qui commence ainsi : En 1882. Voilà une date précise et qui paraît éclairer beaucoup de choses. En 1882, Bloy a été frappé de l'immense malheur de sa vie. Il ne s'agit ni de sa mère, morte en 1877, qui, d'ailleurs, bien qu'il l'ait aimée, n'a pas eu une importance exceptionnelle dans sa vie ; ni de son père, mort la même année et dont il a laissé la peinture que l'on sait dans le *Désespéré*.

En 1882, Bloy a perdu Marie-Anne Roulet, celle qu'il a célébrée sous le nom de Véronique. Et cette mort le jeta brusquement dans les ténèbres. Affolé de désespoir, il devint « positivement semblable à un fauve ».

Nous avons ici un moyen de préciser ce qui s'est passé pendant les dix ans signalés déjà plusieurs fois. Sept ans de désespoir de 1882 à 1889. C'est la suite de la mort de Véronique, c'est le temps du *Chat noir*, du *Figaro*, du *Pal*, du *Désespéré*. Mais avant ? Avant il y eut le temps de Véronique. Ce temps, comme il a été dit, comporte des tristesses, car Bloy a toujours été triste : « Depuis que je suis né, je n'ai jamais eu que des tourments. » Mais de 1879 à 1882, il a nagé dans la lumière et c'est à cette lumière que se rapporte, non pas le don d'intelligence, quoiqu'il ait pu avoir à cette époque des raisons particulières de se manifester, mais le secret lui-même. Bloy avait le don d'intelligence, Véronique les révélations. Et c'est alors que Bloy fut tiré du commun, marqué à jamais.

* * *

Mais puisque Bloy nous renvoie ici au *Désespéré*, lisons cette page 180 qu'il nous signale (1) : C'est l'adieu de Marchenoir à la Grande-Chartreuse.

Qu'y a-t-il dans ce chapitre que Bloy signale au moment même où il parle de son secret et qui semble si bien lié au secret et par tout ce que Bloy dit dans la lettre, et par ce fait aussi que, pour le secret comme pour les violences, Bloy use du même mot : « elles me furent imposées ».

Marchenoir envisage ce que va être sa vie :

« Si je profane les puants ciboires.... de la religion démocratique, je dois bien compter qu'on les retournera sur ma tête et les rares esprits qui se réjouiront de mon audace ne s'armeront sûrement pas pour me défendre. Je combattrai seul, je succomberai seul.

« Je quitte votre maison.... avec la plus inflexible résolution de ne pas laisser la vérité sans témoignage... Je ne prétends point réformer un monde irréformable ni faire avorter Babylone... qu'on m'écoute ou qu'on ne m'écoute pas... aussi longtemps qu'on ne me tuera pas, je serai le contresignataire de la Vengeance et le domestique très obéissant d'une *étrangère* Fureur qui me commandera de parler. Il n'est pas en mon pouvoir de résigner cet office, et c'est avec la plus amère désolation que je le déclare. Je souffre une violence infinie et les colères qui sortent de moi ne sont que les échos, singulièrement affaiblis, d'une imprécation supérieure que j'ai l'étonnante disgrâce de répercuter...

« On pourra me faire crever de faim, on ne m'empêchera pas d'aboyer sous les étrivières de l'indignation.

« Fils obéissant de l'Eglise, je suis, néanmoins, en communion d'impatience avec tous les révoltés, tous les déçus, tous les inexaucés, tous les damnés de ce monde.... Je sais toutes les

(1) Tout le monde n'a pas l'édition Soirat, la seule existante à l'époque où Bloy écrivait sa fiancée, disons qu'il s'agit du chapitre XXXVIII qui commence par :

« Que voulez-vous que je vous réponde ? Il en sera ce que Dieu vaudra et j'espère bénir sa volonté sainte à l'heure de ma dernière agonie... »

Et qui se termine par :

« Allez-donc en paix, cher malheureux, et souvenez-vous que toutes les portes de la terre se ferment-elles contre vous avec des malédictions, il en est une, grande ouverte, au seuil de laquelle vous nous trouverez toujours, les bras tendus pour vous recevoir. »

choses raisonnables qu'on peut dire pour se consoler, entre gens vertueux, de la réprobation temporelle des trois quarts de l'humanité.

« Saint Paul ne s'en consolait pas, lui qui recommandait d'attendre, en gémissant, avec toutes les créatures, l'adoption et la Rédemption, affirmant que nous n'étions rachetés « qu'en espérance » et qu'ainsi rien n'était accompli. Moi, le dernier venu, je pense qu'une agonie de six mille ans nous donne peut-être le droit d'être impatientes comme on ne le fut jamais...

« Lorsque la parole incarnée saignait et criait pour cette rédemption *inaccomplie* et que sa Mère, la seule créature qui ait véritablement enfanté, devenait, sous le regard mourant de l'Agneau divin, cette fontaine de pleurs... les créatures inanimées.... en gardèrent à jamais la compassion et le tremblement... En ce jour fut inaugurée la parfaite pénitence des enfants d'Adam. Jusque-là, le véritable Homme n'avait pas souffert et la torture n'avait pas reçu de sanction divine... Pour tout dire, en un mot, l'humanité se mit à souffrir *dans l'espérance*....

« Arriverons-nous bientôt à la fin de cet exode ? Le peuple de Dieu ne peut plus faire un pas et va tout à l'heure expirer... Toutes les grandes âmes, chrétiennes ou non, implorèrent un dénouement. Tout est avachi, pollué, diffamé... La surdité des riches et la faim du pauvre, voilà les seuls trésors qui n'aient pas été dilapidés !... Ah ! cette parole d'honneur de Dieu... de « ne pas nous laisser orphelins » et de revenir, cet Avènement de l'Esprit rénovateur dont nous n'avons reçu que les prémices, — je l'appelle de toutes les voix violentes qui sont en moi, je le convoite avec des concupiscences de feu, j'en suis affamé, assoiffé, je ne peux plus l'attendre et mon cœur se brise, à la fin, quelque dur qu'on le suppose, quand l'évidence de la détresse universelle a trop éclaté, par-dessus ma propre détresse !... O mon Dieu Sauveur, ayez pitié de moi ! »

J'ai supprimé bien des détails dans cette page surchargée d'images, qui masquent l'idée plus qu'elles ne la montrent ; mais tout ce qui pouvait faire saillir le sens reste.

Il est très net.

Bloy combat à toute outrance le monde contemporain. Ce n'est point chez lui envie ou haine. Certes, tout dans ce monde lui répugne, mais en réalité, *il accomplit une mission*, ou, si l'on veut, il subit sa vocation, il subit « une violence qui lui est étrangère ».

La Rédemption n'est pas achevée.

Qu'on entende bien. Selon les prédicateurs, Jésus ayant payé pour les hommes, il reste à chacun de nous de s'appliquer, par la Foi, l'Espérance et la Charité, les grâces de cette Rédemption. Selon Bloy, c'est bien autre chose : au Calvaire, la Rédemption a simplement commencé. Les souffrances de l'humanité comptent désormais, l'Histoire n'étant que la continuation du Calvaire. « Jésus est en agonie jusqu'à la fin du monde » a dit Pascal. Bloy accepte sa formule mais pour ajouter : « Ce qui n'était qu'une exagération pour le pauvre janséniste est la vérité même ».

Il faut pourtant que la Passion finisse ?

Oui, et c'en est même l'heure, Jésus va descendre de sa croix parce que sa Gloire, le Saint-Esprit, se manifestera enfin. Cette Epiphanie du Saint-Esprit s'accompagne d'un déluge de feu, de catastrophes inouïes. Tout ce qui est impur, mauvais, méchant, laid, dur, lâche, avare, orgueilleux, sera bafoué, saccagé, brisé, puni, avec une violence, une justice implacable. Plus de miséricorde. Les pauvres seront vengés de tout, absolument de tout et les riches saboulés, crottés, violés, déchirés, empalés, cloués, déshabillés de leur peau, dynamités, etc... Tout sera payé, réparé, purifié, sans une inexactitude, sans un oubli, sans une seconde de compassion ou de détente. Et c'est cette justice que Bloy a mission de faire pressentir. Par les coups dont il flagelle, et qui ne sont que des mots encore, il avertit, réveille les consciences. Il dénonce les obligations, les responsabilités, il proclame ce qu'on doit craindre, ce dont on doit se détourner, se repentir, ce qu'il faut réparer si l'on ne veut pas tomber dans les mains de feu du Justicier. Nouveau Jean-Baptiste, sa vocation est de crier : Faites pénitence, sinon vous périrez tous... Race de vipères, qui vous a appris à vous détourner du feu ? Le Maître arrive avec son crible ardent et il va purifier son aire !...

Ce jour-là, la Rédemption sera enfin accomplie, et le monde des sauvés commencera, monde inimaginable et qui se substituera à l'ère chrétienne.

Voilà ce que contient cette page, et il faut croire que Bloy

y tenait car, quand René Martineau écrivit dans *Un Vivant et deux morts* la partie qui concerne Bloy, celui-ci, sur les quatre ou cinq citations réservées au *Désespéré*, a voulu qu'elle figure en bonne place.

Car on ne s'imagine pas, je pense, que Martineau, qui n'a jamais rien entendu à la doctrine de Bloy, qui n'a jamais été intéressé par ce côté de sa pensée et de son œuvre, a choisi ce passage pour son plaisir. Il en cherchait de pas trop scandaleux, visant à apprivoiser un lecteur jusqu'ici réfractaire. Bloy, qui n'était pas diplomate, mais qui était fidèle à sa doctrine, passant outre à toutes ces considérations parfaitement inintelligibles pour lui, imposa cette page comme du très authentique Bloy. Et s'il y ajouta autre chose, ce furent des pièces analogues comme *Le Siècle des Charognes* et surtout sa *Lettre au Capitaine André Roullet sur l'Incendie du Bazar de la Charité* où le thème de ce chapitre du *Désespéré* est repris à nouveau et à grand orchestre. C'est dire s'il est central, ce thème; or, nous le savons maintenant, il s'apparente au secret.

* * *

Nous n'avons pas tout vu, mais déjà les choses s'éclaircissent; le secret comporte une révélation: celle d'avoir à combattre le monde pour annoncer et préparer la consommation de la Rédemption.

Poursuivons notre enquête.

Le 27 septembre, lettre sixième, je lis :

« Alors même que j'étais aussi près que possible du désespoir, et cela m'est arrivé bien souvent, j'ai toujours pensé que j'avais une énorme dette à payer, qu'il fallait que je l'acquittasse jusqu'à la dernière obole, après moi, j'aurais enfin la paix, mais qu'en attendant j'étais assuré malgré tous les dangers de ne pas périr. Cette croyance inébranlable est le fondement de mon espérance et m'a toujours soutenu.

« Combien de temps encore, ô Seigneur ?

« Pourtant, ma très douce amie, mon cher cœur, j'ai le sentiment que le temps est proche et tu m'es apparue comme le signe de la délivrance prochaine... ma colombe chérie... »

La citation du *Désespéré* montre de quelle dette il s'agit. Bloy achète peut-être son rôle d'annonciateur. Bien plus probablement, il paie pour ceux qu'il sauvera de la tourmente imminente; en tout cas, il paiera pour que s'achève enfin la somme de douleurs nécessaire pour que la Rédemption cesse d'être provisoire. Mais, et c'est là qu'il faut faire attention, Bloy ne supporte pas ses angoisses sans espérance.

Et cette espérance est si profonde que, malgré une vie infernale, malgré des cris, malgré des désespoirs intermittents et sauvages, il s'est toujours défendu d'être un pessimiste. De fait, il rebondissait toujours.

C'est qu'il n'est pas de ceux qui, telles les générations précédentes, doivent souffrir, souffrir et puis mourir, souffrir sans voir la fin, souffrir sans qu'arrive la consolation, que dis-je? le Consolateur. Non, quelles que soient ses douleurs, leur intensité, leur nombre, leur durée, Bloy n'en sera jamais accablé. Elles ne le tueront pas, n'étant qu'une préface, une préparation, une liquidation préalable. Après viendront la joie, la gloire, et les-quelles!

Cette pensée éperonne si vivement Bloy qu'il épie partout les indices de sa délivrance. Tout lui est prétexte à espérer. Et c'est là qu'il s'avère optimiste jusqu'aux entrailles. Comme toute âme haletante de désir, il voit surgir sans cesse le mirage de la libération.

Aujourd'hui, c'est Jeanne, sa fiancée. Une première femme lui a apporté les promesses; pourquoi une autre ne serait-elle pas sa colombe, ne deviendrait-elle pas le gage, l'annonciatrice de l'Épiphanie divine?

« Tout va s'arranger, je crois le deviner », dit-il encore un peu plus bas. Puissance de suggestion, frénésie d'imagination admirable, qui pourrait expliquer beaucoup de choses, comme on le verra peu à peu.

Le samedi 5 octobre nous apporte ceci :

« Tu m'as écrit, mon adorée, qu'il se passe en toi des miracles. Je le savais et je le voyais, car j'ai l'habitude ancienne de ces choses. J'ai déjà vu de si admirables effets de la grâce! Tu souffrais,

pauvre chère âme, de n'avoir pas Dieu et tu le cherchais de toutes tes forces. C'est pourquoi il t'a donné « un cœur nouveau », ce sublime Seigneur qui ne résiste pas à l'amour. C'est que tu ne pouvais pas aller à lui sans passer auparavant par un grand sentiment humain qui te transformât tout entière, en te faisant humble et candide comme doivent l'être les petits enfants, capable enfin de comprendre et de désirer le sacrifice. Cela... c'est la seule chose divine en ce monde... Les êtres ne valent qu'en raison de leur capacité de souffrir volontairement.

« ... Tu es déjà arrivée à ce point... »

« Plus tard, tu comprendras mieux ce qui se passe (en toi) et tu seras ravie jusqu'à l'extase de la foudroyante rapidité d'élue et de prédestinée avec laquelle l'Esprit-Saint te pousse dans ses voies surnaturelles.

« Désormais, ne t'étonne plus de rien. Je t'affirme que tu dois t'attendre à tout... Tu ne sais pas qui tu es, tu ne sais pas qui tu aimes, et surtout tu ne sais pas (1) ce que le Seigneur va te demander. Tu ne sais pas « le don de Dieu ». Il faut, ma très douce amoureuse, que tu te prépares d'un cœur très simple à recevoir la lumière qui ne te sera pas mesurée parce que Celui qui la donne est exempt de parcimonie. Tu vas entrer dans un monde nouveau pour toi. Ne t'étonne de rien... Si tu es docile, à la grâce, je t'annonce avec certitude, des joies si profondes, si parfaites, si pures, si lumineuses que tu croiras en mourir. Et cela viendra tout de suite, je le sais par expérience, aussitôt que tu auras renoncé à toi-même pour adhérer uniquement à la volonté de Dieu. »

Je ne donne pas Bloy pour un directeur spirituel de premier plan. Il a beau dire sur un ton qui vous raccommode avec la vie : « J'ai l'habitude ancienne de ces choses », il révolonne une âme plus qu'il ne la conseille, il sonne la charge. Ceux qui approchent sa puissante personnalité subissent sa force, ses suggestions. Sa supériorité éclate particulièrement avec les femmes. Certes, il est tendre, le pauvre garçon, facilement accessible, il s'est fondu maintes fois en faiblesse, accorde-t-il lui-même. N'empêche qu'après avoir entraîné Véronique, il entraîne M^{lle} Molbech, sans se laisser même retarder dans sa voie. Ah! ce n'est pas lui qui s'enlisera, s'évanouira dans les jupons, se fera diminuer par sa femme. Lui qui n'a pas cédé à son siècle, à la camaraderie littéraire, à l'ambition, à la fortune, lui qui n'a pas craint de déplaire, de se faire haïr, menacer, affamer, ne descend pas vers une femme, il la hausse jusqu'à lui.

En revanche, il n'y va pas de main morte.

Il suffit de voir comment il mène M^{lle} Molbech après cinq semaines pour deviner comme il a dû conduire Véronique. Celle-ci, pantelant d'amour, avait, sous son influence, renversé d'un coup et définitivement la vapeur et retourné vers l'Esprit ses sens lâchés jusque-là à quatre chevaux vers la volupté.

Étonnez-vous que celui qui n'a jamais su mater sa chair, ait vu dès lors en elle une confidente du ciel?

Or voici que, reprenant ce thème ancien et s'abandonnant à son besoin de percevoir chez les autres des témoignages divins, des signes d'en-Haut, des confidences célestes, peut-être parce que, pécheur, il croit les mériter moins pour son compte, après avoir vu, dans l'arrivée de M^{lle} Molbech, le signe de sa délivrance prochaine, il commence à discerner en elle une nouvelle Véronique.

« Lorsque nous nous sommes connus, je me sentais mourir et j'acceptais lâchement qu'il en fut ainsi.

« Je savais pourtant qu'il n'était pas dans ma destinée de périr de cette façon, que j'avais à remplir une mission certaine; je ne puis oublier les signes divins par lesquels, autrefois, je fus averti des intentions inouïes de la Providence. N'importe, j'étais si las, si mortellement découragé d'avoir tant souffert, tant prié, tant pleuré, tant donné ma vie pour mes frères sans jamais voir l'aurore de ma délivrance! Et des ténèbres terribles s'amoncelaient sur moi. Et c'étaient des tentations infernales, impossibles à raconter, comme si j'avais été sur le point de devenir un démon. Presque aussitôt, je fus apaisé, fortifié quand tu devins ma très douce amie... Je sens que je vais au-devant de la lumière... Je suis revenu à l'espérance, à la grande espérance d'autrefois, j'ai retrouvé l'esprit de prière et je vais reprendre les saintes pratiques depuis longtemps abandonnées. Je crois entrevoir déjà certaines clartés que je croyais à jamais perdues... »

(1) Déjà dit lettres précédentes.

Renseignements de plus en plus précis.

Il a connaissance de quelques éléments sûrs de sa destinée. Il n'écarte pas, on le verra plus loin, la pensée qu'il soit voué à « périr », c'est-à-dire à mourir violemment, mais il sait que le tourment définitif qui aura raison de lui ne sera pas la misère ou la faim. La Providence « a des intentions inouïes » et elle « l'en a averti ». Rappelons-nous le secret « inouï » lui aussi. Mais il a trop souffert pour ne pas finir par désespérer.

Quelle est sa souffrance? La pauvreté, l'impossibilité de travailler à son œuvre, la faiblesse morale devant la tentation, mais surtout la privation de quelqu'un qui l'aime et lui donne la lumière spirituelle. Véronique lui donnait la lumière mais ne pouvait lui donner l'amour. M^{lle} Molbech lui apporte l'amour, et voici qu'il aperçoit la possibilité d'avoir d'elle la lumière! Sa bien-aimée promet une extatique!

Bloy, qui ne se décide pas à se quitter tout à fait, qui accepte de souffrir mais non de dompter sa sensualité (et qui fera au besoin une théorie pour justifier cela), pousse naïvement les autres ou il n'ose aller et jette dans la balance l'amour qu'il inspire!

Il se trompe. M^{lle} Molbech, si elle devint une exacte et profonde chrétienne, n'entra jamais dans les voies de Véronique, pour la raison très simple qu'elle posséda celui qui se refusait à Véronique. Mais là n'est pas la question. Ce qu'on doit retenir ici, c'est que l'avenir selon Bloy implique une période de joie, de délivrance comme il le dit.

« La grande espérance d'autrefois », est-ce la vertu d'espérance en général? Non, mais les anciennes ardeurs, l'entrain antérieur; surtout l'espérance que s'accomplisse cette chose magnifique qu'il attendait alors avec tant de certitude et de joie? Seul, ce sens s'accorde bien avec ce que nous avons appris jusqu'ici et dont voici encore la confirmation :

« ... Tu pries Notre-Seigneur qu'il t'envoie des souffrances. Les souffrances viendront plus tard, c'est bien possible, je ne serais même pas étonné que ma vie dût s'achever dans d'effroyables tourments, mais il est nécessaire qu'au paravant la paix me soit accordée pour que je puisse me préparer à ce que je crois être certain d'accomplir un jour. »

Voilà le martyre annoncé. On peut penser que cette perspective « épouvantable » ait souvent jeté Bloy « par terre, ivre de douleur et suant la mort ».

Mais le martyre est indiqué ici comme une hypothèse, il n'a pas le caractère certain du secret. Il n'en constitue donc pas tout l'élément d'effroi ni même le principal et ne concernerait, en tout cas, que la fin. Il sera précédé d'une période où Léon Bloy n'ayant plus à s'occuper de lui, de sa sécurité, de sa vie quotidienne, se considérant comme libéré et triomphant, se consacra à une certaine chose qui n'est pas hypothétique comme le martyre, mais doit avoir lieu absolument.

Et Bloy aussitôt de formuler une prière dont les termes valent d'être pesés.

« ... Jésus, qui êtes crucifié par moi, pour moi, en moi, depuis deux mille ans et qui attendez vous-même votre délivrance en saignant sur nous, du haut de cette croix terrible qui est l'image et la ressemblance infiniment mystérieuse de votre Esprit dévorant, — je vous supplie de regarder mon effroyable misère... Je vous en supplie, par le nom sacré de Joseph, par le cœur percé de votre Mère, par les ossements glorifiés de tous vos saints, ayez pitié... »

Cette page s'apparente singulièrement à ce que nous citions du *Désespéré* : Jésus attend sa délivrance. Il est crucifié dans ses mains et ses pieds mais aussi dans ses fidèles. Celui qui le torture, c'est le Saint-Esprit lui-même, le dévorant Esprit. Assertion assez singulière pour qu'on la voie passer et que-seule, une lecture attentive du *Salut par les Juifs* éclairerait. Ce n'est pas par hasard, non plus, que saint Joseph est invoqué, et le cœur de Marie, et les ossements des martyrs. Ils ont, pour Léon Bloy, une particulière liaison avec le Saint-Esprit et Jésus descendant de sa Croix.

Le 19 octobre, on lit une phrase que je ne me charge pas d'expliquer, s'il ne s'agit pas toujours du secret inouï qui le jette par terre suant la mort :

« J'étais ivre du désir de la mort. Sans doute, on a toujours raison de conseiller la patience et la résignation. Mais il y a tant d'années que je suis à la torture et je n'ai pas une journée de repos. Il y a dans ma vie une chose si terrible... »

Quelle est cette chose si terrible?

Le 22, il ajoute :

« J'ai l'âme criblée de blessures et... bien souvent tu me verras triste... » Ici, un passage supprimé. Bloy parle-t-il d'une femme? Mais l'éditeur n'a pas supprimé la suite qui traite d'une maîtresse, laquelle d'ailleurs n'est pas Véronique. Comme Bloy continue : « J'ai été aimé pourtant... » on pense à son père, avec qui il eût de douloureux conflits ainsi qu'il appert du *Désespéré* ou de telle lettre de jeunesse à Georges Landry (1). Ne s'agit-il pas plutôt de Véronique qu'il aime sans pouvoir se l'unir, à cause du passé? Par pudeur a-t-on cru devoir effacer quelques précisions sur ce point? Fâcheux scrupule, aujourd'hui que tout cela est de l'histoire? pourquoi nous priver d'une lumière sur la période si obscure et si importante du secret, car, pour nous, comme nous l'avons déjà dit, la solution est là : les relations de Véronique avec Léon Bloy.

Le 24 octobre, réflexions sur la Croix, « la très sainte et très adorable Croix, le plus grand et le plus beau de tous les mystères ».

« Je crois être sûr que c'est en ce point que je suis appelé à recevoir le plus de lumières et que je n'ai tant souffert que pour me préparer à cette prodigieuse faveur. »

« ... C'est le point central... Souviens-toi... de cette chose qui me fut autrefois révélée et que seul au monde j'ai pu dire, à savoir que ce signe de douleur et d'ignominie est la figure la plus expressive du Saint-Esprit. Jésus... qui représente toute l'humanité porte... cette Croix qui est plus grande que Lui et qui l'accable. Il faut que Simon de Cyrène l'aide à la porter. Quand je pense à ce grand personnage mystérieux, choisi de toute éternité parmi des milliards de créatures, pour aider un jour la seconde Personne divine à porter l'image de la Troisième, je suis pénétré d'un respect infini qui ressemble à de l'épouvante. »

Suit une exégèse dont on ne voit pas où elle tend :

« Le nom de Simon veut dire Obéissant et c'est la Désobéissance qui a imposé la Croix, c'est-à-dire le Saint-Esprit, sur les épaules de cet autre Obéissant qui est Jésus-Christ. Remarque bien, Jeanne, que cela fait trois, deux Obéissants pour porter le fardeau terrible de la Désobéissance et que ce trio lamentable est en chemin pour aller vaincre la mort. Quel abîme! »

En effet, on s'y perd.

Proposons une hypothèse, elle est hardie mais pas si folle que cela. On la verra confirmée à propos d'Ernest Hello. Pour que Jésus descende de sa Croix à l'heure mystérieuse où s'inaugurera le règne du Saint-Esprit et se consommera la rédemption, l'intervention d'un « inconnu » est nécessaire. Cet inconnu sera Elie, mais un Elie métaphorique. En vérité, il sera quelqu'un comme Simon et ce quelqu'un, si ce n'est pas Léon Bloy même, pour-quoi Bloy se regarde-t-il avec épouvante, cette épouvante qui rentre si bien dans le ton du secret?

« Vivant sans cesse auprès de toi, ma chère compagne, et reposant parfois ma tête lassée sur ton cœur, je me replongerais avec ivresse, avec mon enthousiasme d'autrefois dans ces études admirables qui nous rempliraient de l'amour de Dieu. J'en suis sûr, nous ferions des découvertes sublimes... Quand donc... ce paradis sur terre nous sera-t-il accordé? Qui sait?... Cela dépend peut-être de toi. Je pense quelquefois que Dieu attend pour nous unir que tu appartiennes aussi bien qu'à moi à sa véritable Eglise... Remarque bien que je ne veux exercer sur toi aucune pression... »

Nouveau trait de lumière sur la façon dont Bloy traitait avec Véronique. Il avait dès lors le don d'intelligence et déjà l'employait à scruter les Ecritures. Sa religieuse enquête, il la poursuivait avec ivresse en compagnie de son amie. Il n'avait pas à introduire cette brebis perdue dans l'Eglise puisqu'elle en était déjà, mais bien qu'il se défendit d'exercer aucune pression, son enthousiasme, la perspective qu'il lui offrait de trouver le paradis dans le mutuel échange de leurs pensées enflammées, lui faisait doubler, brûler toutes les étapes. On imagine assez l'amoureuse émerveillée, exaltée, adorante, s'embrasant, s'abîmant dans la prière pour l'amour de lui et finissant par y entendre des paroles de salut et de gloire pour celui dont elle vivait toute.

(A suivre.)

PAUL JURY.

(1) Par exemple, lettre VII, 28 mars 1872.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Quatrième Congrès international d'Education familiale

La « Congressite » sévit comme jamais dans la Belgique hospitalière, carrefour des nations, centre de ravitaillement intellectuel. Les congrès foisonnent, pullulent, champignonnent, sous le climat des Expositions. Ces palabres n'échappent guère à la loi fatale de la monotonie et ne diffèrent que par l'étiquette.

Il en est un cependant qui a droit à passer pour original : c'est celui de l'Education familiale qui vient de tenir ses assises à Liège. Il est royal par le patronage de S. M. Albert I^{er}. Il a siégé dans un palais, celui des anciens Princes-Evêques de l'Etat liégeois qui a duré un millénaire, dans cette partie du Palais d'Erard de la Marck affectée au Conseil provincial, si bien que les congressistes se prélassaient dans les fauteuils des conseillers dans la somptueuse salle des séances où resplendit un haut relief de Delcour avec les armoiries de la maison de Bavière, et quatre sections se partageaient les salons adjacents.

Ce Congrès était présidé par le baron Delvaux de Fenffe, gouverneur honoraire et « rationalisé » par M. De Vuyst, l'apôtre de la rationalisation familiale. Il a tenu le record de l'exotisme, car tous les continents, hormis l'Océanie, étaient représentés par quarante-deux délégations étrangères, et peut-être, le record du nombre, puisqu'il comptait un millier d'adhérents, cinq cents présents, deux cents rapports. Et le comble de l'originalité : pas de banquet de clôture ! Mais, étant familial, la plupart des congressistes ont reçu l'hospitalité des familles liégeoises, dont l'accueil fut une merveille de délicatesse.

Congrès d'étude, lancement d'idées, il a déployé une telle fécondité qu'il a fallu se borner pour l'assemblée générale, à soumettre à la ratification les amendements des innombrables vœux qui avaient été émis dans chaque section et dont l'impression formera une grosse brochure.

Je ne puis ici qu'énumérer les matières sur lesquelles ont roulé ces travaux et en souligner l'une ou l'autre au passage.

La première section, sous la présidence de M. De Ceroloy, s'est occupée des méthodes d'étude, insistant sur un point capital : l'éducation des éducateurs ; elle a traité à fond de la physiologie et de la psychologie de l'enfant normal et anormal ; elle a reconnu la nécessité d'un manuel classique pour la diffusion du cours de pédagogie familiale ; elle a recommandé la préparation de la jeunesse au mariage basée sur la connaissance des lois de l'hérédité physique, psychique et morale.

L'idée maîtresse qui a présidé aux travaux de cette section mérite vraiment de retenir l'attention de tous les éducateurs. Il n'y a pas de métier plus noble, plus délicat, plus ardu, plus essentiel que celui de faire des hommes, et il est le seul qu'on n'apprend pas. Faut-il s'étonner après cela du nombre infini de ratés, des vies manquées, de l'accroissement de la criminalité infantile et juvénile ? S'imaginer que la bonne volonté, le bon sens, le rappel de son passé suffisent à faire des parents et des maîtres des éducateurs compétents, surtout au milieu du désarroi actuel des idées et de l'indiscipline des mœurs, quelle illusion ! quelle aberration !

A l'empirisme, il faut joindre le contrôle de la technique, de la science pédagogique totalement renouvelée par les données de la psychologie. Quoi ! la culture des plantes, l'élevage des animaux sont soumis à des lois nées de l'observation et de l'expérimentation, et la culture, le dressage de l'âme humaine serait abandonné au hasard ! Que d'incompréhensions engendrant de cruels échecs seraient évitées, si l'on savait ; si, à la lumière de la science, on avait déchiffré l'enfant qui n'est pas un diminutif de l'homme, mais une entité physiologique et psychologique parfaitement distincte et caractérisée.

Il y a là-dessus un rapport général de M. le chanoine Jeanjean,

spécialiste, professeur à l'Institut catholique de Paris, qui a produit une profonde impression sur tous ses auditeurs. De ce vaste ensemble je détache une notation très curieuse touchant les anormaux. C'est que les anormaux de la *pensée* — hormis les idiots, les imbéciles, certains arriérés, dont le développement paraît définitivement bloqué, — sont pour la plupart rééducables, à condition de ne pas les confondre à l'école avec les enfants normaux, mais de les traiter par une méthode spéciale. Il en est de même pour les anormaux du *caractère*, à part certains pervers constitutionnels, et pour ceux de l'*activité*, à part les grands instables. Le point important est, à l'aide des tests et de l'examen médical, de les dépister, sans attendre la scolarité, mais dans la famille déjà, en recourant aux consultations médico-pédagogiques qui se sont établies un peu partout, au moins dans les grandes villes.

* * *

La deuxième section, sous la présidence de Mme Carnoy, fut la plus suivie et la plus animée, elle tenait ses réunions dans la salle du Conseil. Elle avait à son ordre du jour qu'elle a su épuiser les questions suivantes : les meilleurs moyens de défendre les intérêts et les droits de la famille ; les méthodes pratiques pour l'éducation religieuse ; l'autorité dans l'éducation familiale et les méthodes pour la développer ; la culture du bon sens ; les méthodes d'éducation de l'initiative de la volonté pour la formation des divers éléments du caractère ; le problème de la rationalisation dans l'éducation de l'enfant ; les avantages et les inconvénients du milieu rural et urbain ; l'initiation à la vie coloniale et même, finalement, la contribution du scoutisme à l'œuvre éducative.

Toutes ces questions, loin d'être effleurées, ont été traitées à fond et, en somme, rapidement, grâce à l'ingénieux système du rapport général qui analyse et résume les différents rapports particuliers. On peut dire que de ces échanges de vues et de ces discussions pourrait sortir toute une pédagogie.

M'arrêtant à l'essentiel, je note avec un profond contentement l'affirmation de la primauté de la famille, la nécessité de rénover la société sur la base familiale dans toute son organisation, par les lois, par la répartition des charges, par la distribution des faveurs, par toute une politique. A cet effet, on a préconisé la formation de ligues de pères de familles pour la revendication de leurs droits, et, au premier chef, l'association des chefs de familles nombreuses. Il faut que le législateur, jusqu'à présent fêru d'individualisme, entende, sous la pression de l'opinion publique, partout retentir ce cri des véritables maîtres de la cité : Nous sommes un peu là.

Sur la formation religieuse de l'enfant par l'Evangile, par l'Eucharistie, par la Liturgie, il a été dit d'excellentes choses, infiniment délicates et pratiques, de même qu'une foule de précieuses suggestions ont été faites au sujet de la formation des caractères. On s'est particulièrement intéressé à la question de l'*autorité*.

Comme on est en train de reviser toutes les valeurs sociales, il était tout indiqué de se demander si l'éducation restait ce que Dupanloup l'a définie : une œuvre d'autorité.

Il y a, dans le développement de l'enfant, le stade de la période instinctive où s'impose la coercition extérieure, et celui de la formation de la conscience, où doit s'exercer l'autorité, mais à base de confiance. Il est très intéressant de constater que pas plus que les patrons, les pères ne commandent plus comme autrefois. Si l'autorité fut jadis absolue, presque despotique, elle est devenue constitutionnelle, même dans le royaume de la famille. Qu'elle s'assouplisse, soit ! Qu'elle respecte la personnalité de l'enfant, sans prétendre plaquer sur elle une personnalité d'emprunt, factice et contrainte ; qu'elle ne s'expose pas à tuer l'arbre en amputant ses branches même désordonnées au lieu de pratiquer, d'un prudent émondage : c'est l'évidence. Qu'il n'y ait pas d'autorité vraiment salutaire et bienfaisante, si elle n'assoit pas son trône sur la confiance de l'enfant : c'est encore une incontestable vérité. Mais l'intimité doit-elle dégénérer en familiarité, l'autorité en camara-

derie comme le réclame M. Buchet, professeur au Collège Notre-Dame-de-la-Paix, professeur laïc, j'imagine, et non pas jésuite évolué? Il lui a été pertinemment répondu que la camaraderie détruit le prestige de celui qui commande et le respect de celui qui doit obéir. Le mandat divin dont se réclame à juste titre le détenteur du pouvoir ne peut être livré à la discussion. L'autorité traverse partout une crise aiguë, il lui appartient de se ressaisir en reprenant conscience d'elle-même, car elle reste le fondement du foyer familial et social.

Sur l'exercice de l'autorité il a été énoncé des maximes d'or au sujet de ce qu'il ne faut pas faire pour en avoir. Ne pas passer sans transition des cajoleries folles aux sévérités outrées. Ne pas se laisser aller à sa nervosité. Ne pas fatiguer l'enfant par l'excès d'observations. Ne pas l'assommer d'interdictions. Ne pas laisser discuter un ordre, ce qui ne veut pas dire, ne pas en donner parfois la raison. Ne pas blesser l'amour-propre des jeunes quand s'esquisse chez eux la virilité et s'annonce la conscience de leur valeur. Ne pas continuer de les traiter comme enfants lorsqu'ils sont devenus des hommes.

Ce qu'il faut faire : traiter l'enfant avec calme, affection démonstrative mais contenue. La mère peut devenir pour son enfant comme un être surmaturel à qui on ne résiste pas, à qui on se confie avec abandon. Savoir ce que l'on veut et le vouloir avec suite. Savoir ménager sa force et graduer ses effets, grandir l'enfant à ses propres yeux, lui faire comprendre qu'il est capable de beaucoup. Nécessité de l'union des parents : tout ce qui les divise renforce le caprice et l'indépendance de l'enfant. Être vrai et sincère avec lui, le surveiller sans suspicion, lui faire crédit, développer sa conscience, cultiver cette chose précieuse entre toutes, la confiance qui est à base de respect.

* * *

La troisième section est entrée très avant dans l'œuvre éducative avant l'âge d'école, en pénétrant la technique. Tour à tour, elle a étudié l'éducation corporelle par la mère, celle des sens, l'attention, l'observation, la réflexion selon les méthodes de Froebel, la naissance des habitudes, les causes de la désobéissance, l'influence décisive des premières impressions, jeux, images, les compagnons de jeux.

Ici encore abondent les études les plus intéressantes qui ont donné lieu à des conclusions tout à fait pratiques.

Je me borne à l'énoncé d'un vœu qui résume, en somme, tous ces travaux. Appelées en toute première ligne à garder l'enfance, les mères doivent se familiariser avec les idées de Froebel sur l'éducation de l'âge préscolaire. Qu'elles commencent par se faire élèves! Qu'elles aillent apprendre dans « Les jardins d'enfants » sous la direction des maîtresses frobeliennes, par la vue directe, par le spectacle vivant, les exercices et les jeux de cette excellente méthode, afin que chaque famille puisse devenir un jardin d'enfants en raccourci et, par là, une école de vraie humanité.

Je renvoie à la semaine prochaine l'analyse des travaux de la quatrième et de la cinquième section.

J. SCHYRGENS.

FRANCE

Le visage de la France vu par un Allemand

D'un article de M. Robert d'Harcourt dans le dernier numéro des Lettres :

Les Allemands usent d'une singulière expression pour faire entendre d'un homme qu'il vit largement, facilement et joyeusement. Ils disent : *Er lebt wie Gott in Frankreich* (il vit comme Dieu en France). Cette formule du langage familier — qu'a pu justifier notre histoire séculaire mais à laquelle l'irrégion officielle de beaucoup de nos gouvernements modernes donne une apparence d'ironie — Friedrich Sieburg en a fait le titre d'un volume paru depuis quelques mois seulement mais qui déjà a beaucoup fait parler de lui (1).

(1) *Gott in Frankreich*. Essai par FRIEDRICH SIEBURG, 332 pages, 16 gravures dans le texte. Editions de la Société d'imprimerie de Francfort (*Frankfurter Societäts-Druckerei*), 1929.

L'auteur s'est proposé de nous donner en une suite de courts tableaux une esquisse de la France. Non pas une esquisse matérielle (les instantanés d'aspects extérieurs ne servent que de point de départ à la réflexion), mais une ébauche morale. Si l'on veut : un Bœdecker psychologique. Il a tenté, nous avoue-t-il, de comprendre le « phénomène France ». Nous n'éprouverons en fermant le volume aucune difficulté à lui décerner le témoignage que — réserve faite sur quelques points que nous signalerons — il y a brillamment réussi.

Ce rédacteur de la libérale et juive *Gazette de Francfort*... a parfaitement aperçu et mis en lumière à l'aide des plus brillantes et incisives formules le rôle de la France comme puissante conservatrice de l'Occident. Il a bien vu en elle la dépositaire éminente de l'ordre latin et l'héritière de Rome. Tout son livre est le plus objectif et loyal effort pour saisir le point de vue de l'adversaire dans le grand différend qui sépare l'Allemagne et la France, pour comprendre tout ce qu'à la gardienne de la latinité le germanisme peut représenter de menace. Sans doute le mot germanisme et son belliqueux dérivé pangermanisme à force d'être employés, ont eu le sort de toutes les formules-clichés. Monnaies qui circulent trop pour garder la netteté de leur empreinte. Etiquettes bon marché qui, à l'avantage de satisfaire sans fatigue l'esprit, joignent celui d'être indéfiniment réceptives et extensibles. On y fait entrer tout ce qu'on veut. Au fond de ce vocable « germanisme » dont on a abusé il y a cependant, Sieburg le confesse avec une méritoire droiture, tout un résidu solide de réalités dont il ne méconnaît nullement le caractère ou inquiétant pour la France ou violemment contradictoire à la tradition latine. D'une façon générale, c'est peut-être le principal mérite de ce loyal et intelligent essai d'avoir si bien compris nos raisons de méfiance. « L'Allemagne, écrit Sieburg, c'est pour la France le pays du protestantisme, de l'impératif catégorique, de l'hégélianisme, c'est de là qu'est venu — en même temps que le romantisme, le culte de la nature et la musique — le fauve torrent des jeunes barbares blonds. C'est de là enfin que se sont levées les armées qui, trois fois en un siècle, ont ravagé les jardins, les champs et les coteaux de la douce France ».

Ces raisons rendent Sieburg sceptique sur la possibilité non d'une réconciliation entre les deux peuples, mais d'une accommodation entre les deux tempéraments. On peut se tendre la main; on ne peut pas sentir de même. On peut se comprendre, mais chacun restera chez soi. De par leur irréductible antinomie, France et Allemagne sont condamnées à rester des phénomènes extérieurs et étrangers l'un à l'autre. Une pénétration intime, une transfusion de sensibilité, le miracle que Sieburg appelle une « synthèse » est une chimère, une impossibilité ethnique. « La France, écrit l'auteur, moins optimiste que Renan pour lequel la France et l'Allemagne étaient les moitiés séparées d'une âme et qui rêvait de leur jonction, moins optimiste même que Boutroux, aux yeux duquel les bases psychologiques des deux races étaient non contradictoires l'une à l'autre, mais complémentaires l'une de l'autre, la France pense et agit en conformité avec la loi profonde de son être, organiquement (organisch), quand elle rejette l'Allemagne ou, pour m'exprimer moins durement, quand elle a devant l'Allemagne le sentiment de l'élément étranger, de l'élément réfractaire. Cette loi organique, je me suis efforcé dans les pages qui précèdent de la mettre en lumière. Quelle conclusion tirer? Celle-ci : que la possibilité d'une synthèse franco-allemande dans l'avenir ne peut pas être envisagée, que la seule perspective ouverte et possible est celle d'une *compréhension* réciproque ».

Aux idéalistes impénitents portés à amplifier à l'infini l'esprit de Locarno, à en faire une idylle universelle et continue, ces réflexions limitatives pourront paraître désenchantées. Elles ne

contiennent cependant, à les bien prendre, aucune amertume. Elles ont ce grand mérite : la soumission au fait. Si elles contrastent un peu durement avec le lyrisme de certaines démonstrations, elles ont, sur l'optimisme facile de l'heure des toasts, ce grand avantage de permettre, sur les bases du réel, les constructions utiles. Les chimères les plus généreuses sont celles qui ont le plus retentissant effondrement. La sagesse qui marque les lignes qui précèdent est la plus sûre garantie contre l'humiliation de pareils révéils.

Le grand mérite du livre, c'est la clarté de la vision. Avec une surprenante lucidité, l'auteur met en relief les qualités de fond de notre tempérament national, nos lignes de base psychologiques. D'abord la mesure française, la modération dans le désir, cette frugalité essentielle qui est notre marque et dont l'auteur voit un typique exemple dans la séculaire fidélité à nos aliments de fond : le pain et le vin, c'est-à-dire la nourriture éternelle de l'humanité, la blanche miché de nos huches, le vin rouge de nos tuberges.

A cette modération des appétits se rattache une stabilité de goût qui peut devenir de la routine. Le Français aime persévérer dans l'acquis. A toutes les ardeurs novatrices, il oppose une tranquille indifférence et un indéclinable attachement à ses habitudes, loin de le blâmer de ce secret principe d'inertie et d'indolence, Sieburg le félicite de ce qui est à ses yeux un instinctif réflexe de défense contre la vague de mécanisme qui submerge le monde, le « mur d'indifférence satisfaite » opposé à l'univers qu'un Français, M. Romain Rolland, reprochait à son pays, un Allemand n'a fait au contraire un enviable privilège de la France. Il la félicite de sa paisible répugnance à dompter le rythme de la vie intense, de la sécurité d'âme avec laquelle elle continue à faire sa partie à l'écart du train du monde. Il a trouvé de délicieux accents pour louer la sagesse exquise de notre province, la douce vie benoîte assoupie de nos petites villes, tout ce qu'a de rafraîchissant, au milieu de la fièvre et de l'aridité de l'Europe, la vision du petit bourgeois de chez nous « fermant boutique pour s'en aller pêcher la ligne ». Peut-être une légère nuance d'ironie se mêle-t-elle au tableau que l'auteur trace de cette paix de conscience, mais cette ironie-là est si visiblement teintée de tendresse pour nous, qu'elle ne contient si manifestement plus de louange que de blâme, nous ne songerons pas à en prendre ombrage. Voici quelques-unes des lignes charmantes qui servent d'avant-propos au livre dans lesquelles Sieburg s'ouvre au lecteur des raisons qui ont déterminé à écrire sur la France. « Parce que les Français ont le désordre dans leurs gares et l'ordre dans leur tête, tandis qu'chez nous tout est réglé par un mécanisme d'horlogerie... Parce que la France freine de toutes ses forces dans le mouvement de vertige qui emporte l'humanité... » « Parce que la dignité humaine ne continue de demeurer dans les grandes cités qu'aussi longtemps que subsiste chez leurs habitants la ferme volonté de rester des provinciaux et d'ignorer comme un bruit importun le rythme de la vie... » « Parce que la machine ne devrait servir qu'à donner à l'homme plus de temps et de liberté, au lieu d'être adorée comme une divinité... » « Parce que l'auteur a la faiblesse de mieux aimer vivre dans un paradis en désordre que dans un paradis-modèle poli à blanc et désolant... » « Parce qu'il voudrait verser les larmes avec lesquelles il se sépare de la France, dans une France entêtée et vieux jeu, avant de se faire inscrire comme membre actif de la communauté européenne... » « Parce qu'il tient pour un péril la foi absolue dans l'avenir, dès que cette foi n'est plus corrigée et modérée par l'amour de cette chose perdue et imperdable : le Passé... » « Parce qu'en France chaque homme est une âme faite à la main — quelquefois il est vrai de qualité instable — tandis qu'ailleurs les plus beaux sentiments cou-

rent le risque d'être un jour fabriqués en série... » « Parce qu'en France le char du Temps a des coussins déchirés et est attelé d'un petit âne franciscain, tandis qu'ailleurs il roule sur rails électriques avec l'inscription : défense de cracher... » « Enfin parce que chaque fois que les Allemands ont voulu comprendre et expliquer la France, ils ont senti grandir en eux l'espoir ou à tout le moins le désir de faire route commune avec elle dans l'appareillage vers l'avenir — pour leur bonheur et pour celui des Français. »

Ce rythme apaisé de l'existence, cette intelligence de la valeur de la vie dont d'autres font une course haletante, le charme d'un certain provincialisme (qui ne perd pas ses droits même à Paris et fait de certains aspects de notre grande ville un délicieux anachronisme), la douceur de nos soirs et de nos femmes — tout cela Sieburg l'a dit de façon charmante, en amoureux délicat de notre terre. Mais tout cela, ce n'est que la surface, douce aux amateurs de nuances. A côté de ce qu'on savoure, il y a ce qu'il faut admirer. Il y a nos vertus profondes. Ce livre d'un Allemand loue vigoureusement le fonds éternel de santé morale de notre race, cette solidité séculaire sans laquelle la douceur de vivre française n'aurait été qu'une faible chose depuis longtemps emportée. « Des patriotes trop pressés de chez nous ont tiré de la baisse de la natalité chez nos voisins des conclusions où ils puisaient joie et encouragement : la France nation malade, nation dégénérée, épuisée par la jouissance et par le vice, arrivée au terme de sa courbe. Il y a beau temps que cette légende de la décadence française est réfutée par les faits, et quotidiennement contredite par un simple regard jeté sur la vie du pays. La race de France est saine jusqu'aux moelles (*herngesund*). Le peuple vit de peu, est sobre et radicalement hostile à la recherche à tout prix du plaisir. De mémoire d'homme, la prospérité dont il jouit n'a jamais été ébranlée. »

Nous avons plaisir à rencontrer ces lignes sous la plume d'un collaborateur du plus grand journal d'Allemagne. Il y a là dans cette franchise de ton dissipatrice des nuées dangereuses, un indice nettement optimiste.

CATHOLIQUES BELGES

employez

les timbres d'ORVAL

L'ERMITAGE

Home pour fillettes

Cures d'air marin.

Site superbe; mer et campagne. - Confort moderne.

Vie familiale. - Leçons facultatives.

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Oostduinkerke-Plage

Téléph. Coxyde 55

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 405,000,000

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine | Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) | Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht ;
Parvis St-Gilles, St-Gilles ;
Square Saintelette, 17, Bruxelles ;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek ;
Place Liedts, 18, Schaerbeek ;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.



[Société Anonyme pour la fabrication] |
d'Alésoirs, Mèches et Tarauds
74, rue du Port, Vilvorde (Belgique)
Téléphones : Bruxelles, 566,26 et 566,27. Vilvorde 618
Télégrammes : Almeta-Vilvorde

Se recommande pour la fourniture de :
Mèches à Métaux et à Bois. — Forets
Alésoirs. — Alésoirs de tout genre. —
Tarauds et Filières. — Fraises. —
Douilles de Réduction. — Arbres. —
Mandrins. — Outils spéciaux sur
demande.

Favorisez l'Industrie Nationale

N'employez que **L'OUTILLAGE :**

ALMETA

Les plus Belles Récoltes
- s'obtiennent par le -
Sulfate d'Ammoniaque
le meilleur Engrais Azoté.



Sulfate d'Ammoniaque
Ordinaire



Sulfate d'Ammoniaque
Riche-Neutre

Le Comptoir Belge des Engrais Azotés

8, RUE DE SUISSE, A BRUXELLES

groupe les principaux produc-
teurs de sulfate d'ammoniaque
de Belgique, dont il vend la
production pour la consommation
intérieure ou l'exportation.